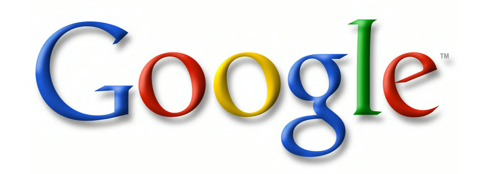
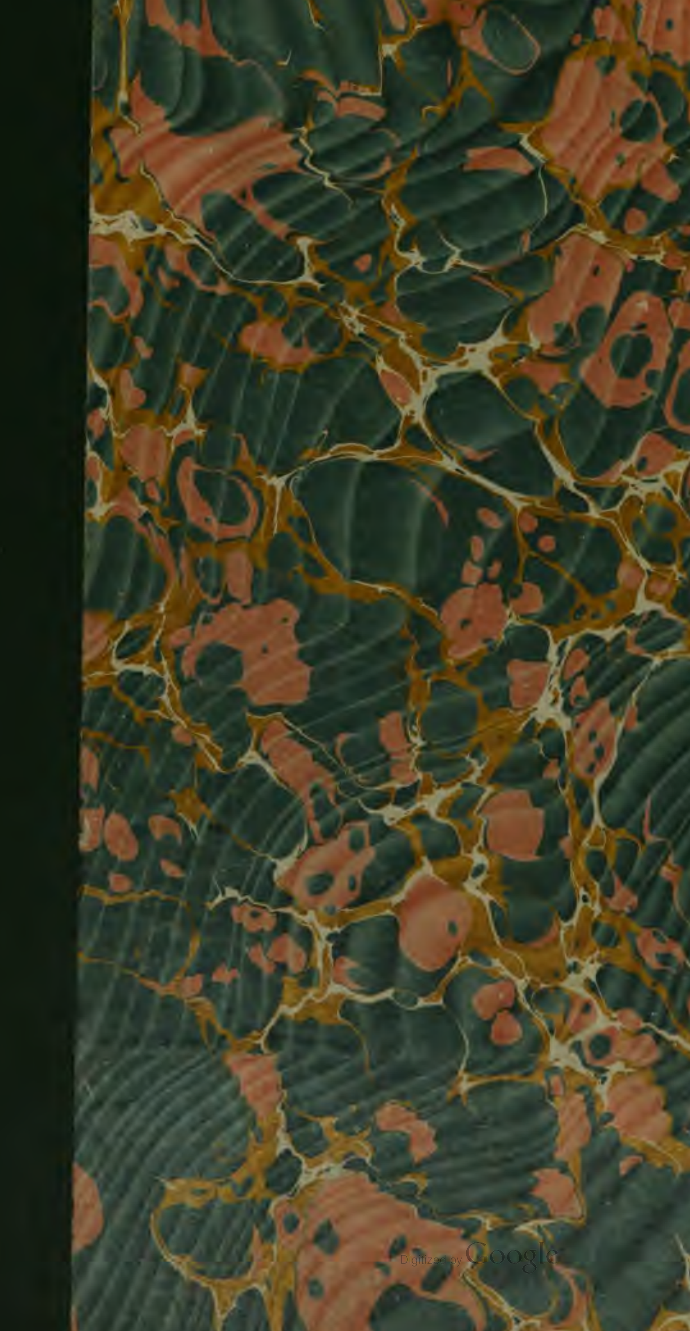





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

L'HOMME DE LA NATURE

ET

L'HOMME POLICÉ.

II.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

L'HOMME DE LA NATURE

ET

L'HOMME POLICÉ.

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Dimidium facti, qui bene cœpit, habet.
(Ovide.)

Tome Second.

PARIS,

GUSTAVE BARBA, ÉDITEUR,

PROPRIÉTAIRE DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET PAUL DE KOCK,

RUE MAZARINE, N° 34, F.-B. S.-G.

1831.

L'HOMME DE LA NATURE

ET

L'HOMME POLICÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Adam change de nourrice.

Depuis la scène du quinconce, Rougin ne se permet plus de quitter son poste que lorsqu'il arrive quelque visite à Catherine. Mais Lucas a cessé de venir, parce qu'il s'est marié, et que sa femme trouverait mauvais qu'il allât voir la

belle nourrice. Bertrand a aussi discontinué de se rendre à la maison de M. Adrien : le farinier ne pouvait s'habituer à l'espionnage du concierge. Jean-Claude et quelques parens sont les seules personnes qui forcent encore Rongin à quitter sa cour: et pourtant la fermière, elle-même, leur recommande de ne pas se déranger trop souvent.

Il semblerait donc que Catherine ne s'ennuie plus chez M. Adrien. Cependant, quatre mois après la soirée du quinconce, la fermière qui est redevenue, depuis quelques semaines, inquiète et rêveuse, annonce, un beau matin, au père de son nourrisson, qu'elle ne peut plus rester chez lui, ni continuer d'allaiter son fils.

M. Adrien fait un mouvement de sur-

prise, prend du tabac, et dit à Catherine : « Nous sommes convenus que
» vous nourririez mon fils tant que je
» le jugerais convenable. Quoique Adam
» soit très-robuste pour son âge, il a
» encore besoin de téter. Vous resterez
» donc chez moi, et vous continuerez
» vos fonctions. »

Catherine rougit et balbutie : « Mon-
» sieur... j' continuerai, si vous l' voulez
» absolument... Mais dame!... ça ne sera
» pas not' faute si... D'abord, j' sentons
» ben que j' couvons une maladie...

— » Si vous couvez quelque chose,
» c'est différent, ma chère. En effet, je
» vous trouve les traits tirés... les yeux
» cernés... Diable!... vous avez fort bien
» fait de me prévenir;... mon fils pour-
» rait gagner cela... Je vous défends à
» présent de lui donner encore de votre

» lait... Faites votre paquet... Moi, je
» vais sur-le-champ chercher une autre
» nourrice... »

M. Adrien ordonne à François de seller sa jument, ce que le jardinier fait en soupirant, parce qu'il a entendu son maître dire qu'il allait chercher une autre nourrice. Rongin se frotte les mains, en se disant : « Catherine
» s'en va... Je crois que j'ai aussi bien
» fait de ne point la surveiller. »

M. Adrien est toute la journée absent, et Catherine commence à craindre d'être obligée de continuer ses fonctions, lorsque, sur les sept heures du soir, le maître de la maison revient au grand trot de sa jument, sur laquelle il tient en croupe une paysanne au teint cuivré, au nez épaté, et dont l'aspect

est ausi revêche que celui de Catherine était agréable.

En voyant la nouvelle nourrice descendre de cheval, Rongin laisse échapper un sourire de satisfaction. Il espère qu'on ne le fera pas surveiller celle-là.

L'ami Tourterelle, qui est presque toujours là, quitte un moment la causeuse de madame pour venir examiner la nouvelle venue; il ne peut s'empêcher de dire : « Elle est bien laide !...

— » C'est vrai, dit M. Adrien; elle » n'est pas jolie... mais elle est forte... » solide... Mon fils a un an; il se porte » bien; mais il lui faut encore quel» qu'un en état de le continuer dans » ses belles dispositions. Et puis, j'avais » besoin, sur-le-champ, d'une nourrice, » et je n'ai trouvé que celle-ci, qui » est de Saint-Éloi. — Pourquoi ren-

» voyez-vous cette belle Catherine ? —
» Parce qu'elle couve une maladie....
» Elle-même m'en a prévenu... et je ne
» veux pas d'une nourrice malade. »

Catherine a pris son paquet; elle a reçu son argent, elle fait ses adieux à ses maîtres, et retourne trouver Jean-Claude, qui ne comprend rien à la conduite de sa femme, surtout lorsqu'elle lui dit, en se jetant dans ses bras, qu'elle n'a pu se priver plus long-temps de ses caresses. La fermière n'avait pas habitué son mari à tant d'amour.

« C'est dommage ! » a dit Tourterelle en voyant s'éloigner Catherine. « C'est bien heureux ! » a pensé Rongin. François s'est contenté de soupirer, et de retourner à ses laitues. Quant à madame Adrien, peu lui importe ce

qui se passe hors de son boudoir. Pourvu qu'elle y soit tranquille, et n'entende pas les cris de M. Adam, c'est *tout* ce qu'elle demande.

Marguerite, c'est le nom de la nouvelle venue, est installée dans le pavillon.

« Faudra-t-il que j'accompagne ceux » qui viendront la voir? » demande, d'un air goguenard, le concierge à son maître.

— « Eh! pourquoi pas? » répond M. Adrien. « Vous devez faire pour » celle-ci comme pour l'autre. Marguerite est prévenue de cela. Je lui ai » également intimé mes conditions; elle » a juré de s'y soumettre.

» — Pour celle-ci, » se dit Rongin, « je » ne crois pas qu'on me dérange sou-

» vent. Il faudrait avoir le diable au » corps! »

Le concierge ne s'est pas trompé, il ne vient pour toute visite à Marguerite que celle de son mari; mais c'est un homme déjà âgé, et il ne va que fort rarement dire un bonjour à sa femme. Lorsque cela arrive, Marguerite ne fait pas entrer son mari dans le jardin, elle le reçoit dans la cour et affecte de ne point s'éloigner de plus de quatre pas du concierge. Marguerite paraît fort sévère sur l'article de la sagesse; elle ne plaisante jamais, pas même avec son mari. « A » la bonne heure, » dit Rongin; « voilà » une femme qui a des principes!... » qui ne me rit pas au nez... qui me » salue respectueusement toutes les fois » qu'elle passe devant moi. Quel dom-

» mage que nous ne l'ayons pas eue » en premier pour le fils de monsieur ! »

Le petit Adam ne semble pas trouver sa nouvelle nourrice à son goût; avec elle il pleure et crie beaucoup plus souvent. L'enfant regrette Catherine, à laquelle il était habitué. Peut-être regrette-t-il aussi ces beaux yeux noirs, cette jolie bouche qui lui souriaient sans cesse. A tout âge on est sensible aux charmes de la beauté; elle inspire plus d'amitié, plus de confiance que la laideur : c'est quelquefois une injustice; mais quand nous sommes grands nous sommes souvent injustes; on est donc bien excusable de l'être étant petit.

Quatre mois s'écoulent, Marguerite paraît remplir tous ses devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude. Fran-

çois n'a aucune envie de rôder près de son pavillon, et Tourterelle se garde bien d'aller voir le petit nourrisson. M. Rongin lit donc à son aise ses vieux bouquins; il n'y a que l'enfant qui continue à crier et à pleurer; mais quand un enfant est éloigné de sa mère, ses cris sont rarement écoutés.

Après une certaine nuit, pendant laquelle il n'a pu fermer l'œil, parce qu'il a lu *Lavater*, et qu'il se croit certain de pouvoir prédire les qualités de son fils, M. Adrien se lève au point du jour, empressé d'aller considérer son héritier, pour s'assurer si les traits de son visage répondent bien à l'horoscope qu'il en a tiré. Il sort de sa chambre en pantoufles et en robe de chambre. Tout le monde dort encore dans la maison, et la

nourrice elle-même est sans doute livrée au sommeil; mais M. Adrien ne pense pas devoir se gêner pour l'*éveiller* et se faire donner son fils qui commence à marcher, et avec lequel il se propose de faire le tour de son jardin.

M. Adrien se dirige donc vers le pavillon qui est maintenant habité par Marguerite. Le jour éclaire à peine autour de soi, tout est encore fermé. M. Adrien s'approche de la porte et se dispose à frapper; mais il s'arrête, en entendant une voix rauque et forte prononcer ces mots « Adieu, Marguerite : vlà le jour... faut que j'aille » à mon ouvrage... J'avons à gâcher » aujourd'hui. Je reviendrai après demain en sautant par dessus le mur, » comme à l'ordinaire... — Prends garde

» de tomber encore sur les salades, » dit Marguerite. « L'jardinier pourrait guet-
» ter par là. — Bath ! il croira que
» ce sont les taupes qui ont remué
» la terre ! »

Ces mots sont suivis de deux rudes baisers. M. Adrien est resté immobile, partagé entre la surprise et la colère. Mais on ne le laisse pas long-temps dans cette situation : on a ouvert la porte du pavillon, et un ouvrier maçon, en voulant sortir vivement, se jette le nez contre celui de la personne qu'il rencontre. M. Adrien veut arrêter le maçon; celui-ci, effrayé, se sauve à travers le jardin, marchant sur les plates-bandes, sautant par dessus les rosiers, foulant aux pieds les belles tulipes cultivées par François; il parvient à trouver le mur de clôture, et

disparaît par dessus. M. Adrien revient au pavillon, où la revêche Marguerite, effrayée aussi du bruit qu'elle a entendu, est aux écoutes, en chemise, sur le seuil de la porte.

A l'aspect de son maître la nourrice est pétrifiée. A la vue de Marguerite en chemise, M. Adrien s'écrie : « A qui se fier désormais puisque celle- » ci même fait de ces choses-là !... »

Marguerite veut forger une histoire, mais le fait était patent. Le papa est furieux d'avoir donné une telle nourrice à son fils ; il laisse à peine à Marguerite le temps de s'habiller, de faire son paquet, et il la met à la porte de chez lui.

Les menaces de M. Adrien, les gémissemens de la nourrice ont éveillé toute la maison.

« Qu'y a-t-il donc ? » demande madame en ouvrant à demi les yeux ; « est-ce » que monsieur ne veut plus respecter » mon repos ? »

Monsieur arrive bientôt chez madame, tenant son fils dans ses bras, et il s'écrie : « Ma chère Céleste, il » n'y a plus de vertu, il n'y a plus » de mœurs !... Il y a long-temps que » j'ai dit que le monde était perverti... » Je ne serais pas étonné qu'il y eût » incessamment un nouveau déluge... » ou quelque pluie de feu !

» — Comment, monsieur ? Est-ce qu'il » fait de l'orage ? » demande madame en ouvrant tout-à-fait les yeux. — « Non, madame. C'est la nouvelle » nourrice de mon fils... c'est Mar» guerite qui a fait des siennes. — En» core une histoire de nourrice !... Mon

» Dieu, monsieur, vous avez bien du
» temps à perdre!.. — A perdre!.. C'est
» fort heureux, madame, que je me sois
» levé ce matin avant le jour... J'ai
» surpris un misérable ouvrier.... il
» venait voir Marguerite en sautant
» par dessus le mur... Une femme ma-
» riée! quelle horreur!... — Eh! Mon-
» sieur, que savez-vous s'il avait de
» *mauvaises intentions*... si ces visites
» n'étaient pas innocentes? Il ne faut
» jamais croire le mal, monsieur. — Oh!
» ma foi! madame, vous avez trop de
» bonté... Je sais ce que j'ai entendu...
» Au reste j'ai mis la nourrice à la
» porte, et voilà encore le pauvre
» Adam sur mes bras. — Eh bien!
» monsieur, cherchez-en une autre;
» mais, pour dieu, emportez cet enfant et
» laissez-moi dormir! — Oui, ma chère

» amie... Vous ne voulez pas écouter » comme il dit bien : *Donne-moi du » nanan?* »

Pour toute réponse madame se retourne du côté de la ruelle et monsieur s'en va en disant : « Ce sera pour » une autre fois. »

M. Adrien est rentré dans son cabinet, il pose son fils sur le tapis, achève de s'habiller et appelle Rongin.

Le concierge est de fort mauvaise humeur de ce qu'on ait renvoyé Marguerite; il arrive en bougonnant. Son maître lui ordonne de veiller sur son fils et de ne point le quitter jusqu'à son retour.

« Je ne saurai pas tenir M. Adam, » dit Rongin; « je n'ai pas eu l'habitude » de fréquenter les bonnes d'enfans. » — Asseyez-vous sur le tapis à côté

» de lui, et tâchez de l'amuser... Je ne
» serai pas long-temps... Il m'est venu
» une idée excellente... Catherine n'est
» sans doute plus malade... elle pourra
» revenir nourrir mon fils... Si elle a
» encore du lait, nous sommes sau-
» vés ! »

« — Ah! il veut reprendre Catherine, » se dit le concierge; « il ne manque-
» rait que cela! Et me faire garder des
» enfans à présent!.. c'est n'avoir aucun
» égard!... Oui, crie! crie! toi!. Attends:
» je vais t'amuser... »

Rongin prend le petit Adam, et lui administre le fouet en murmurant: « Si j'étais ta nourrice, tu l'aurais tous
» les jours. »

M. Adrien est arrivé chez son fermier, il trouve Jean-Claude dans la cour de la maison. Le villageois quitte une oie

à laquelle il tordait le col pour venir au devant de son maître.

« Bonjour, Jean-Claude, » dit M. Adrien; « tout le monde se porte-t-il » bien chez vous? — Oui, monsieur, » Dieu merci! ma femme et moi j' nous » portons ben, et mes enfans viennent » comme des champignons. — Fort » bien. D'après cela je vois que Catherine est tout-à-fait rétablie de cette » maladie qui l'a forcée de s'éloigner » de chez moi. — Une maladie.... Ah! » jarni, monsieur, ça n'est pas pour » une maladie qu'elle vous a quitté, » c'est par amour pour moi... Voyez-» vous? not' femme m'aime tant qu'elle » n'a pu être plus d'un an sans me » le prouver... — Comment! c'est pour » vous qu'elle a abandonné mon fils! » C'est fort ridicule. Et cette maladie

» qu'elle couvait? — Je n'savons pas si
» elle couvait chez vous; mais je sa-
» vons ben qu'ici elle se dispose à
» *nous donner* un sixième enfant, et
» *je m' flattons* qu'il n'était pas com-
» mencé quand elle est revenue... — Que
» dites-vous? Votre femme serait en-
» *ceinte*? — De quatre grands mois,
» sans vous commander, et elle est déjà
» joliment ronde. — Et moi qui ve-
» *nais la rechercher* pour nourrir Adam.
» — Ça ne se peut pas pour le quart
» d'heure, mais, d'ici à huit ou neuf
» mois, si vous en aviez queuque pe-
» tit nouveau... sans vous comman-
» der... »

M. Adrien s'éloigne fort mécontent, en disant: « Ces paysans ne savent faire
» que des enfans!.. Moi, je n'en veux
» qu'un; mais j'espère en faire un

» homme d'un genre particulier... un
» homme d'un naturel rare... C'est bien
» cruel qu'il faille d'abord le faire
» téter! les hommes devraient naître
» avec des dents, et être en état de
» manger une côtelette le jour de leur
» baptême. »

Tout en se disant cela, M. Adrien reprend le chemin de sa demeure. Il trouve Rongin assis sur le tapis et le petit Adam se tenant fort tranquille à côté de lui, parce que, pour faire cesser ses cris, le concierge lui a plusieurs fois donné le fouet; moyen nouveau pour l'enfant, mais qui avait produit beaucoup d'effet.

« Comme ce petit garçon est déjà
» sage! » dit M. Adrien. « Bravo, Rongin!
» je vois que vous avez su l'amuser.
» — Oui, monsieur, je l'ai tant amusé

» qu'il s'en souviendra, j'espère. — C'est
» fort bien : plus tard il vous en saura
» gré : les enfans n'oublient jamais ce
» qu'on fait pour eux; ils ont plus
» de mémoire que les hommes. »

Le concierge se contente de s'incliner en disant : « Monsieur ne ramène
» pas Catherine? — Non, elle s'avise
» d'être encore grosse... — Hum! je
» *m'en avais* douté, » murmure Rongin entre ses dents.

« Rongin, mon ami Tourterelle est-
» il venu ce matin? — Oui, monsieur;
» je crois qu'il prend le chocolat
» avec madame. — Ils sont bien heu-
» reux d'avoir le temps de déjeuner!..
» Allez dire à Tourterelle qu'il vienne
» dans mon cabinet le plus tôt possible;
» j'ai à lui parler. »

Le complaisant ami arrive au bout

de cinq minutes encore tout barbouillé de chocolat, M. Adrien lui montre son fils, en s'écriant : « Vous savez ce » qui m'arrive.

» — Non... je ne sais rien, » répond le petit homme en s'essuyant la bouche. « — Quoi! ma femme ne vous a » pas dit... — Elle m'a dit que, n'en » ayant plus à la vanille, nous en pren- » drions de santé ce matin... — Vé- » ritablement, Céleste s'occupe plus de » son chocolat que de son fils!.. C'est » bien heureux que je sois là! Mon » ami, Adam est de nouveau sans » nourrice. — Bah! — Cette Margue- » rite recevait en secret la nuit un » maçon! Vous conviendrez qu'il fal- » lait que ce drôle-là aimât les peaux » jaunes et les nez épatés. — Mon » ami, ne jugeons pas sur l'apparence;

» elle avait peut-être quelque chose
» de bien. — Mais, mon cher Tourte-
» relle, voilà un innocent qui pâtit pour
» les coupables... J'ai fait chercher,
» demander dans les environs une rem-
» plaçante à Marguerite : on ne me
» trouve rien.. — Est-ce que votre fils
» n'est pas assez grand pour s'en pas-
» ser? il a déjà l'air d'un homme. —
» C'est un homme de seize mois, et
» il en vaut bien deux comme son
» cousin Edmond qui a le même âge...
» Pauvre Edmond!... c'est mince, c'est
» grêle, c'est pâle... Mon fils a l'air
» d'un bœuf à côté de lui. Malgré
» cela je veux qu'il tête jusqu'à deux
» ans; ça entre dans mon plan d'é-
» ducation. Voyons, Tourterelle, où trou-
» verons-nous de quoi sustenter Adam ?»

Tourterelle se gratte l'oreille et re-

garde au plafond pour avoir l'air de réfléchir, mais il se contente de voir les mouches voler.

Au bout de quelque temps M. Adrien se frappe le front, et s'écrie : « J'ai » trouvé... Comment diable n'y ai-je » pas pensé plus tôt?... Rien ne m'empê» che de donner à mon fils une bête » pour nourrice!... — Une bête! » dit Tourterelle en fixant son ami d'un air surpris. — « Eh! oui... une bête : est» ce que Romulus et Rémus n'ont pas » été nourris par une louve? »

Tourterelle recule brusquement sa chaise en s'écriant : — « Vous allez faire » venir une louve dans votre maison? » — Non!... Oh! je n'en connais point » d'apprivoisée. Mais Jupiter, par qui » fut-il allaité? par une chèvre, par » *Amalthée*; eh bien! mon fils finira

» comme Jupiter a commencé, il têtera
» une chèvre, mon ami. »

Tourterelle rapproche sa chaise en disant : « A la bonne heure une chèvre!...
» oui, c'est un animal espiègle, mais qui
» n'est pas dangereux. »

Comme il était plus facile de se procurer une chèvre qu'une villageoise, dès le même soir la nouvelle nourrice du *petit* Adam était installée dans la maison. On ne lui donne pas pour demeure le pavillon du jardin, mais un *joli* petit réduit qu'on lui arrange exprès dans la cour en face du concierge; et Rongin, qui se flattait de ne plus avoir personne à surveiller, a ordre de ne point perdre de vue la nouvelle Amalthée, et de suivre les pas du petit Jupiter toutes les fois qu'il jouera avec sa nourrice.

CHAPITRE II.

Les enfans grandissent.

Les aventures arrivées aux nourrices du petit Adam nous ont fait négliger son cousin; mais dans la demeure de M. Rémonville peu d'événemens re-

naient troubler la vie que l'on menait. La jeune mère allaitait son fils et le voyait croître sous ses yeux. Le plaisir qu'elle goûtait à entendre ses premiers mots, à recevoir ses caresses, la dédommageait amplement des fatigues qu'il lui fallait éprouver. M. Rémonville unissait ses soins à ceux de sa femme; il guidait les premiers pas du petit Edmond; il *ne pensait* pas qu'un père pût être jamais ridicule en portant son enfant dans ses bras.

La première enfance d'Edmond s'écoulait donc sans trouble, sans orage, comme l'existence de ses parens. Heureux les gens dont on n'a rien à dire!... Pour eux la vie est calme et douce : c'est un clair ruisseau qui ne sort jamais de son lit.

Dans la maison voisine on menait,

une vie plus agitée : madame Adrien aimait la société, celle de l'ami Tourterelle lui semblait quelquefois monotone. Madame voulait qu'on lui fît la cour; mais une coquette ne se contente pas d'entendre une seule person ne lui dire qu'elle est ravissante, il lui faut des distractions, et pour complaire à sa femme M. Adrien invitait les notabilités de Gisors à venir dîner *chez lui*.

Si madame aimait le monde, monsieur, tout en affectant d'en faire peu de cas, était bien aise de montrer son fils aux habitans des environs. Le petit Adam était frais, robuste et gai; sa dernière nourrice avait parfaitement achevé ce que les autres avaient commencé. L'enfant aimait beaucoup sa chèvre, et quoique depuis long-temps il pût s'en passer, il ne voulait pas se promener un

instant sans elle. Rongin, qui avait l'inspection de la chèvre et de l'enfant, regrettait Marguerite et même Catherine; car il ne trouvait plus l'instant de lire ni de se reposer. Il avait essayé de faire des rapports contre la chèvre, il prétendait qu'elle donnait des coups de tête à l'enfant, ou qu'elle essayait de le mordre; mais ces calomnies n'avaient pu faire renvoyer *Amalthée*, parce que Adam pleurait quand on voulait l'en séparer.

Le temps marchait pour Adam comme pour Edmond. Déjà des jeux bruyans avaient remplacé les contes avec lesquels on nous berce; déjà de petites espiègleries, des réponses mutines faisaient pressentir les caractères. C'était chaque jour une nouvelle jouissance pour la tendre Amélie : une bonne mère

compte avec fierté les années de ses enfans, sans s'inquiéter des rides que ces années amèneront sur son visage. Il n'en est pas de même d'une mère coquette; elle soupire en voyant sa fille devenir femme, elle accuse la vitesse du temps; l'une est toute aux regrets du passé; l'autre aux jouissances de l'avenir.

Les deux cousins ne se ressemblaient pas; mais tous deux promettaient d'être bien. Edmond avait les traits plus délicats, les yeux plus doux, les cheveux moins noirs et la peau plus blanche que son cousin; mais Adam avait une figure ronde, des yeux très-vifs, une bouche riante et de belles couleurs.

Tous deux étaient gais, francs, et montraient un bon cœur. Edmond était moins tapageur qu'Adam, et celui-ci moins obéissant que son cousin. Peut-

être était-ce déjà l'effet de la différence avec laquelle on les élevait. Adam, libre de faire ce qu'il voulait depuis le matin jusqu'au soir, ne pouvait contracter l'habitude de la soumission; tandis que Edmond était forcé d'obéir à ses parens.

En grandissant, les deux enfans trouvaient plus de plaisir à être ensemble. Nous ne sommes pas nés pour la solitude: à peine est-on en état de faire le plus petit projet, d'arranger une partie de jeu, qu'un camarade est une bien douce chose; c'est à lui qu'on est empressé de montrer les cadeaux qu'on a reçus; c'est avec lui seulement que l'on s'amuse. A cinq ans il nous faut un ami; il est vrai qu'on se bat souvent avec cet ami-là; mais si les querelles sont promptes, les raccommodemens sont faciles. En grandissant nous devenons plus rancuniers.

Pour plaire à leurs enfans, les parens se voyaient souvent. Jusqu'à l'âge de cinq ans la différence ne pouvait pas être bien sensible dans leur éducation. Tous deux étaient vifs, joueurs et gourmands. Mais M. Rémonville réprimait déjà ce dernier défaut dans Edmond, tandis que M. Adrien laissait manger Adam à sa fantaisie, en disant : « La na-
» ture le guidera, c'est le meilleur pré-
» cepteur ; elle l'avertira de ne plus man-
» ger quand il n'aura plus faim. » Probablement la nature guidait mal le petit Adam, car il avait souvent des indigestions.

Quand les enfans luttaient ensemble, Adam était toujours vainqueur ; à la course, à la corde, pour grimper sur les arbres, c'était encore Adam qui l'emportait sur son cousin. M. Adrien sou-

riait en regardant son frère, et murmurait : « Je ne le lui ai pas enseigné, c'est » la nature qui a tout fait. »

Mais Edmond, habitué à recevoir les caresses de sa mère, à écouter déjà les leçons de son père, avait des manières plus douces, un ton plus aimable que son cousin; il saluait les personnes qui venaient chez ses parens, au lieu de leur rire au nez, comme le faisait Adam; il quittait le jeu quand sa mère le lui ordonnait; il ne battait pas les domestiques qui tardaient à le servir, et il daignait répondre aux personnes qui lui parlaient.

M. Adrien disait : « Ils en feront un » petit hypocrite,... un cafard... Adam » est bien plus franc. Il ne vient pas » toujours quand on l'appelle, mais il » vient quand ça lui fait plaisir. Il ne

» quitte pas le jeu pour venir causer
» avec des étrangers, parce que, à son
» âge, le jeu doit avoir plus de charmes
» que la conversation. Enfin il pince par-
» fois sa bonne... C'est qu'il a deviné
» que les domestiques sont faits pour
» servir. C'est un naturel charmant! »

Quand un mendiant s'arrêtait devant la maison de M. Rémonville, en faisant entendre une voix plaintive, Edmond quittait le jeu, courait à l'office, et allait porter à déjeuner au malheureux qu'il regardait d'un air attendri.

Voyait-il d'une fenêtre un pauvre lui tendre la main, Adam courait demander à son père quelques pièces de monnaie, puis il s'emparait d'un vase plein d'eau, il jetait les sous au pauvre; mais pendant que celui-ci se baissait pour les ramasser, Adam versait le contenu

du vase sur la tête de celui qu'il venait de secourir, et riait aux larmes de la figure que faisait alors le mendiant.

Témoin plusieurs fois de ces espiégleries, M. Rémonville disait à son frère : « Votre fils gâte sa bonne action ; vous » devriez lui apprendre à respecter le » malheur. La manière d'obliger double » le prix du bienfait, et il me semble » que la sienne ne lui gagnera pas les » cœurs.

— » Chacun son genre, » répondait M. Adrien ; « mon fils aime à rire, même » en faisant du bien, je ne vois pas » grand mal à cela. Il trouvera encore » beaucoup de gens disposés à endurer » ses malices pour recevoir son argent. » — Mais on n'aura pour ses dons aucune reconnaissance. — Et où avez» vous vu, mon frère, que des obligés

» fussent reconnaissans? J'ai donné bien
» des dîners, bien des fêtes, bien des
» présens, et, au lieu de m'être utile,
» tous ceux que j'ai obligés se sont mo-
» qués de moi. Mon fils se moque de
» ceux qu'il oblige, c'est bien plus drôle,
» il me semble même que c'est plus lé-
» gal. »

Quand Edmond a atteint sa cinquième année, son père juge convenable de commencer à l'instruire. L'enfant apprend à lire, à retenir des fables, et il a déjà moins de temps pour jouer avec son cousin. Lorsque, au milieu d'une partie de *cache-cache*, on vient chercher Edmond parce que c'est l'heure de travailler, Adam s'écrie : « Comment!
» tu apprends quelque chose, toi!...
» pourquoi faire? — Papa le veut. —
» — Il faut dire que tu ne le veux

» pas. Moi, on m'a dit que je n'ap-
» prendrais que ce que je voudrai, et
» j'aime mieux faire la roue que d'ap-
» *prendre* des fables. »

Mais Édmond n'écoute pas les conseils de son cousin, parce qu'il sait qu'à la première désobéissance on cesserait de lui permettre de jouer avec lui; d'ailleurs les caresses de sa mère, les *encouragemens* de son père lui font déjà prendre goût à l'étude, et il s'aperçoit que quelques heures de *travail font trouver* le jeu plus agréable.

Adam, qui peut faire ce que bon lui semble, trouve les journées fort longues; on se lasse de courir, de grimper aux arbres, de casser les branches, de se rouler sur le gazon. Pour s'amuser, l'enfant de la nature arrache les légumes, dévaste les plus beaux

plants du jardin, brise les treillages, donne la clef des champs aux lapins, poursuit les poules avec des pierres, et les chiens avec des bâtons.

Rongin voit tout cela du coin de l'œil, il se garde bien de faire un rapport contre M. Adam, ou de l'arrêter quand il chasse les lapins dans la cour. S'étant permis une fois de s'opposer à ce que l'enfant *montât dans le pigeonnier*, Adam s'est emparé de la casquette du concierge et a été la jeter dans le puits. Depuis ce jour et quoiqu'il soit parvenu à repêcher sa casquette, Rongin laisse l'enfant faire le diable, et se contente de dire : « Ça » fera un joli sujet! J'ai reçu de l'é» ducation, moi! mais c'était un autre » genre! »

Grâce à Adam chaque jour on voit

du changement dans la maison : les deux gladiateurs n'ont plus de bras, le berger et la bergère n'existent plus ; le *bassin* est devenu une garenne, la cour un poulailler, le vestibule un champ de bataille, et tout le jardin un véritable chenil.

Quoique madame s'occupe fort peu des actions de son fils, quelquefois *cependant, en se promenant* dans une allée du parterre avec le complaisant Tourterelle, elle se plaint du désordre qu'elle remarqué autour d'elle ; le rosier qu'elle admirait la veille n'a plus une fleur le lendemain ; le banc sur lequel elle s'asseyait est cassé, il n'y a plus de gazon sur la pelouse, ni de mousse dans la grotte. Madame appelle alors le jardinier, et François répond : « C'est M. Adam qui a fait

» cela. — Il faut lui dire que c'est très-
» mal, que cela me déplaît. — Ah
» madame, on peut ben dire ce qu'on
» veut à monsieur vot' fils, il n'écoute
» pas, ou ben il nous rit au nez! »

Madame se tourne alors vers Tourterelle et lui dit : « Il me semble que
» mon mari élève son fils bien singu-
» lièrement? — Ça me fait aussi cet
» effet-là. — Depuis que cet enfant
» grandit on ne se reconnaît plus dans
» cette maison... Jusqu'au fond de mon
» boudoir j'entends le bruit des meu-
» bles que l'on casse, des porcelaines
» que l'on brise... — Vous pourriez
» faire à votre époux quelques repré-
» sentations... — Voulez-vous que je
» me querelle, que j'aie des discus-
» sions!... des contestations!.. Rien que
» d'y penser cela me fatigue la tête!..

» mais vous, mon cher Tourterelle, dites-
» lui quelques mots là-dessus. »

Tourterelle s'incline et le promet, mais le petit homme n'en fait rien, parce que, lorsqu'on va souvent dans une maison, qu'on fait la cour à la maîtresse du logis et qu'on dîne avec le mari, on ne s'avise pas d'être d'un autre avis que le sien, et on se garde bien de lui faire voir qu'il n'a pas le sens commun.

M. Rémonville voit avec joie son Edmond profiter de ses leçons; il voudrait que son neveu ne perdît pas un temps précieux, et que le jeu ou l'oisiveté ne gâtassent point un heureux naturel. Il a remarqué que le jeune Adam ne manquait pas de moyens, et il *gémit* de l'entêtement de son frère à le laisser se livrer à la paresse.

Quelquefois, entraîné par l'exemple de son cousin, Adam a voulu apprendre, a essayé de travailler; mais ces beaux projets ne durent guères, et n'y étant pas encouragé par son père, l'enfant quitte bientôt la grammaire pour retourner dévaster le jardin, et tout bouleverser dans la maison.

« Mon frère », dit M. Rémonville au père d'Adam, « prenez bien garde à ce » que vous faites... vous êtes responsa» ble de l'avenir de votre fils. — Mon » frère, je laisse agir la nature, par con» séquent je ne suis responsable de » rien. — Eh! morbleu! mon frère, si » nous cédions toujours à ce que la » nature nous demande, nous ferions » cent sottises par jour, et nous ne se» serions pas supportables dans la so» ciété. — Je ne suis pas de cet avis-là.

» D'ailleurs il me semble que je n'ai pas
» à me repentir de mon système; mon
» fils n'a que sept ans, il en paraît dix
» pour la force, la taille, la tournure!...
» *c'est* déjà un gaillard. — Oui, un gail-
» lard qui ne sait que tout briser dans
» chaque endroit où il va. — C'est le pre-
» mier feu de la jeunesse, ça se calmera.
» — Mon fils, qui est né le même jour
» que son cousin, sait déjà lire presque
» *couramment*; il commence à écrire,
» il connaît ses notes de musique, re-
» tient des fables, des vers... — Oh!
» votre Edmond est un prodige! on
» sait cela!... mais il n'en est pas plus
» gras. Moi, je n'aime pas les prodiges,
» ça n'est pas dans la nature. — Eh!
» mon frère, qui vous parle de prodi-
» ges!... Il ne tient qu'à vous que votre
» fils en sache bientôt autant que le

» mien; Adam a de la mémoire, de la
» facilité, et si vous vouliez qu'il apprît...
» — Je ne lui défends pas d'apprendre.
» — Non, mais vous ne l'y engagez
» pas. — Il faut que cela vienne *tout*
» seul. — Mon frère, il y a bien peu
» de choses qui nous viennent seules,
» et en général ce ne sont pas les meil-
» leures. »

M. [illegible]monville renonce à faire changer d'idées à son frère; il *voit que ses* représentations ne servent à rien, et il ne s'occupe plus que de son fils.

CHAPITRE III.

Origine de Rongin.

Cependant, tout en criant contre les hommes, et en jurant qu'il ne ferait plus rien pour eux, M. Adrien n'a

pu résister au désir de s'occuper encore, en secret, d'une invention nouvelle.

Cette fois, c'est un autre mode d'éclairage qu'il veut *faire* adopter. M. Adrien a combiné du salpêtre avec de la graisse, il met à cela des mèches en filasse, et il part pour Paris, où il veut montrer son nouveau procédé à l'Académie des Sciences.

Pendant l'absence de son frère, M. Rémonville tâche de *donner à son* neveu quelques élémens d'écriture et de lecture. Il lui fait sentir qu'on se moquera de lui plus tard s'il ne sait pas signer son nom. Les enfans ont presque autant d'amour-propre que les hommes, le petit Adam commence à apprendre à écrire, pour qu'on ne se moque pas de lui.

Malheureusement pour l'enfant, il

n'en est encore qu'aux premiers élémens lorsque son père revient de Paris.

M. Adrien a la mine plus longue qu'à l'ordinaire ; en faisant l'essai de son nouvel éclairage, il a brûlé le nez à deux académiciens, fait roussir tous les cheveux d'un troisième, et manqué de faire écrouler le plafond de la salle où il a fait son expérience. Loin d'adopter son procédé, on lui a formellement défendu de rien entreprendre à l'avenir, sous peine de payer ses inventions par quelques jours de prison.

M. Adrien revient chez lui de fort mauvaise humeur; en entrant dans sa demeure, il s'écrie : « Me voici de retour » enfin... Dieu merci !... J'avais hâte de » revoir ma maison... mes champs !...

» et de quitter un monde pervers où
» tout est fausseté et corruption!...

» Je veux embrasser mon fils, mon
» Adam, ma consolation!... Ah! je n'en
» ferai pas un homme comme les au-
» tres!... Où est-il? Dans le jardin sans
» sans doute? — Non, monsieur, » dit
Rongin, « il est chez son oncle où il
» étudie. — Il étudie... mon fils étu-
» die?... — Oui, monsieur... Oh! vous
» en serez étonné, il vous fera un *ca*
» *ce ci co cu!* Moi, qui m'y connais, je
» trouve qu'il lit déjà fort proprement.
» — Et pourquoi fatiguer cet enfant?...
» On va me gâter son joli naturel. Al-
» lez me chercher mon fils. »

Rongin va chercher l'enfant chez
son oncle, et le petit Adam, croyant
flatter son père, lui présente un échan-
tillon de son écriture. M. Adrien fait vo-

ler l'exemple en l'air, en disant : « Ne
» te casse pas la tête pour des contem-
» porains ingrats !... Tu vaudras tou-
» jours mieux qu'eux, et pour cela, le
» meilleur moyen c'est de ne pas leur
» ressembler. — Mais, mon oncle m'a
» dit qu'on se moquerait de moi si je
» ne savais rien. — N'écoute pas ton
» oncle, et laisse agir la nature; si elle te
» pousse vers l'étude, à la bonne heure,
» dans le cas contraire, tu perdrais ton
» temps à étudier. Ton oncle lui-même
» doit se rappeler ces deux vers :

» Ne forçons point notre talent,
» Nous ne ferions rien avec grâce.

» Et comme je veux que tu fasses tout
» avec grâce, je ne te forcerai en rien. »

Adam pense qu'il doit écouter son
père plutôt que son oncle. L'étude est

de nouveau abandonnée pour le jeu, et la maison, qui avait repris un aspect d'ordre, devient de nouveau une arène où M. Adam trouve chaque jour l'occasion de faire des prouesses.

M. Rémonville a cessé de faire des représentations inutiles; depuis son dernier voyage à Paris, son frère semble être encore plus entêté. Mais le père d'Edmond ne *permet plus à son fils* d'aller tous les jours jouer avec Adam, car les enfans commencent à être d'un âge où les mauvais exemples sont dangereux : « Que mon frère garde son » fils, dit M. Adrien; tant mieux, je » n'aime pas les pédans; il me gâterait » le naturel d'Adam. »

Les premières années de l'adolescence succèdent à celles si insouciantes de l'enfance. Les deux cousins attei-

gnent quatorze ans. Ce ne sont pas encore des hommes, mais ce ne sont plus des enfans. Edmond, qui est instruit, qui a des talens agréables, est une société pour ses parens. Il aime à causer avec son père, à écouter les tendres avis de sa mère. Edmond n'est point parfait; il est étourdi, et un peu moqueur; mais son esprit est juste, et le récit d'une belle action fait vivement battre son cœur. Lorsque sa mère le presse dans ses bras, il lui dit: « Je ne » te quitterai jamais. » Mais la bonne Amélie sourit et soupire: elle sait bien qu'il vient un temps où les caresses d'une mère ne sont plus suffisantes pour retenir un fils.

Adam est grand et fort, son visage frais et vermeil annonce la santé et l'insouciance. Adam ne s'est pas fatigué

la tête à étudier : il sait à peine épeler et il n'écrit que son nom, mais il monte bien à cheval, il grimpe aux arbres comme un singe, et il atteindrait une biche à la course. Depuis quelque temps la maison de son père est devenue trop étroite pour lui; le jardin ne suffit plus à ses jeux; c'est dans les bois, c'est en pleine campagne qu'Adam veut faire ses caravanes; on le trouve encore trop enfant pour le laisser sortir seul, mais M. Adrien ressent parfois des attaques de goutte qui l'ont rendu peu ingambe, et, en vieillissant, l'ami Tourterelle est devenu comme une petite pelote; son ventre lui cache la pointe de ses pieds, c'est tout ce qu'il peut faire que de promener Céleste, qui assure qu'elle ne se promène bien qu'avec lui; il est vrai que Céleste voit

depuis quelques années s'éloigner tous ses admirateurs, Tourterelle est le seul qui ait tenu bon, et une femme doit de la reconnaissance à un homme qui remplit le même emploi depuis quinze années, et ne parle pas de donner sa démission.

Ces messieurs ne peuvent donc accompagner le jeune Adam dans ses excursions lointaines; mais comme en vieillissant Rongin est toujours resté aussi maigre, c'est lui que M. Adrien charge d'accompagner son fils. Rongin objecte qu'il ne peut pas garder sa porte et suivre M. Adrien. Mais M. Adrien insiste, et dit: « Le petit neveu de la » cuisinière peut garder la porte, mais » il ne peut pas veiller sur mon fils. » Songez, Rongin, que c'est une preuve » de confiance et d'estime que je vous » donne. Rendez-vous-en digne. »

—» Elle est jolie, la preuve d'estime! » se dit Rongin; « on me met à toute » sauce ici!... Suivre un petit garçon qui » est comme un cheval indompté!..... » Ah! si les circonstances ne m'y avaient » pas forcé! »

Fâché qu'on lui ait donné quelqu'un pour l'accompagner, Adam se plaît à faire des malices au vieux concierge. Ses éternels murmures provoquent la gaîté de l'élève de la nature. Sans avoir pitié des jambes de son compagnon, Adam lui fait faire trois ou quatre lieues dans la journée, jusqu'à ce qu'enfin Rongin tombe sur l'herbe en s'écriant: « Je n'en puis » plus, perdez-vous si vous voulez, » monsieur; je ne peux plus vous » suivre! »

Alors Adam va en riant s'asseoir près

de Rongin; il tire de sa poche une petite bouteille d'osier qu'il a toujours soin d'emporter. Il la présente à son compagnon, en lui disant : « Bois, » vieux raisonneur; ça te rendra tes » jambes. »

La vue de la petite bouteille qui renferme d'excellent madère, calme ordinairement la mauvaise humeur de Rongin; il boit en disant : « Vraiment, » *monsieur, depuis* votre naissance, » on me fait faire tous les métiers.... » Il a fallu veiller sur vos nourrices, » sur votre chèvre; à présent, il faut » que je veille sur vous!... C'est à n'y » pas tenir... Et cependant je n'étais » pas fait pour cela; je suis né dans » l'opulence et les grandeurs. — Alors » *pourquoi* t'es-tu fait concierge? — » Parce que les circonstances..... — Tu

» rabâches toujours la même chose,
» Rongin. J'ai entendu dire à mon oncle
» qu'il n'y avait point de sot état, et
» que dans toutes les classes de la so-
» ciété on pouvait être estimable quand
» on faisait bien son devoir. Or, comme
» ton devoir est de me suivre, de
» m'accompagner partout, en avant,
» marche, et ne bougonnons pas. »

C'est vers le village de Bazincourt qu'Adam porte souvent ses pas; il a déjà été plusieurs fois à la ferme de Jean-Claude; Catherine a beaucoup de plaisir à voir l'enfant qu'elle a nourri. Adam lui fait honneur: il est plus grand et plus fort qu'on ne l'est ordinairement à son âge; aussi la fermière se plaît-elle à le considérer. Peut-être la vue d'Adam, en lui rappelant son séjour chez M. Adrien, lui

donne-t-elle d'agréables souvenirs. Catherine approche de la quarantaine, mais elle est encore fraîche, et son humeur est aussi gaie qu'autrefois.

Reçu respectueusement par Jean-Claude, qui voit en lui le fils de son maître, caressé, choyé par Catherine, fêté par ses sœurs et frères de lait, Adam devait se plaire à la ferme; aussi dirigeait-il souvent ses promenades vers Bazincourt, pour aller boire du lait avec Suzanne et Nanette, manger des grillades de lard avec Pierre, Nicolas et Fanfan; boire du petit vin avec Jean-Claude, et goûter du flan fait par Catherine, au grand scandale de Rongin, qui prétendait que le jeune homme ne savait pas garder son rang.

C'est encore vers la ferme, que par

une belle journée, Adam porte ses pas.

— « Monsieur, » dit Rongin, en s'arrêtant à l'entrée du village, « je vais » vous laisser aller seul, au risque » d'être congédié par monsieur votre » père. — Et pourquoi cela, Rongin? » — Je ne veux pas aller chez vos » paysans. Ils semblent prendre plaisir » à me molester; ils se permettent » de ricaner en me regardant. — C'est » toi qui leur fais toujours la gri» mace. — Votre nourrice s'est cons» tamment moquée de moi, je me le » rappelle bien. — Alors, tu dois y être » habitué. — Non, monsieur; quand on » est bien né, on ne s'habitue point » à cela. Vous devriez avoir quelques » égards pour le compagnon que votre » père vous a donné. »

Rongin a pris un air piteux et tiré son mouchoir rouge; Adam, dont le cœur est aussi bon que la tête est mauvaise, court prendre la main du concierge et la lui serre, en lui disant: « Calme-toi! est-ce que je veux te faire » du chagrin.... Chez Jean-Claude, on » rit, et voilà tout... Mais puisque cela » te fâche, on te traitera avec consi» dération. »

Ces derniers mots ont décidé le vieux domestique à suivre les pas de son jeune maître. Ils arrivent à la ferme, et selon l'usage, Catherine vient embrasser Adam, tandis que Jean-Claude ôte respectueusement son bonnet de laine. Rongin passe d'un air fier entre les paysans et va s'asseoir sur un vieux fauteuil de bois qui est dans la salle basse, sans daigner saluer

les villageois, et sans même faire attention à un vieil invalide qui était assis dans le fond de la salle, et s'est levé à son arrivée.

— « Ma fine, not' jeune maître vient » ben à propos, » dit Jean-Claude; « ma » femme a justement fait sauter un lapin » qui n'a été nourri que de serpolet, » pour régaler un ancien ami qui vient » d'arriver.... J'allions nous mettre à » table, sans vous commander, et si » M. Adam veut tâter de notre lapin...

» — Certainement, que j'en mangerai, » répond Adam, tout en se roulant avec Nicolas sur des bottes de paille; « quand » je viens ici j'ai toujours faim. »

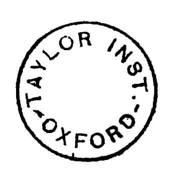
La table était dressée; on met deux couverts de plus. Mais Rongin déclare, d'un air sec, qu'il ne mangera pas. Le vieil invalide n'ose point se

rasseoir, tant la présence du concierge lui impose; ce n'est qu'après avoir appris de Catherine quelle est la condition de ce monsieur qui lui tourne le dos, que l'ami du fermier se décide à prendre place à table.

Au moment où Adam va en faire autant, Rongin l'arrête et lui dit à l'oreille: « Comment, jeune homme! » vous allez vous mettre à table avec » votre fermier et votre nourrice! — » Pourquoi pas, Rongin? Ce n'est pas » la première fois que je mange ici. » — Des galettes, du lait, passe en» core... Mais dîner avec ces gens-là, » c'est vous compromettre, monsieur. » — Rongin, tu ne sais ce que tu dis: » quand on a faim, la nature veut » que l'on mange. — C'est selon avec » qui, monsieur. — Garde ta dignité,

» puisque cela t'amuse; moi, j'aime
» mieux goûter du lapin. »

Adam va se placer entre Suzanne et Nanette; il mange comme quatre, tout en riant avec ses sœurs de lait. L'invalide, qui ne se sent pas gêné par la présence d'un enfant et ne fait plus attention à Rongin, a retrouvé la parole et fait à Jean-Claude le récit des batailles où il s'est trouvé depuis qu'il a embrassé l'état militaire; les villageois prennent beaucoup de plaisir à écouter le vieux soldat; Adam lui-même fait moins le diable qu'à l'ordinaire: il n'y a que Rongin qui tousse et crache dans les momens les plus intéressans; et, lorsque l'invalide s'anime en parlant de la gloire dont se sont couverts les Français à *Austerlitz*, à *Wagram*, à *Friedland*,



Rongin murmure entre ses dents : « Hum!.... c'est encore un soldat de » la révolution !.. »

Présumant que son compagnon se repent de n'avoir pas pris place à la table, Adam saisit un moment où l'invalide reprend haleine, et dit au concierge : « Allons, Rongin, ne boude » plus, et viens te mettre à côté de » *nous...* »

Au nom de Rongin, le vieux soldat s'arrête, pose son verre et dit : « Rongin!... Eh! mais... ça me rappelle » un particulier que j'ai connu il y a » bien long-temps; c'était un garçon » perruquier... le fils d'un pâtissier de » Rouen... un mauvais sujet qui était » venu manger à Paris tout le bien » de son père.

— » M. Adam, il se fait tard, » mur-

mure Rongin d'une voix enrouée, et en se dirigeant vers la porte de la salle. « Il faut partir... Monsieur votre » père sera inquiet de vous. — Tu rêves; » Rongin, est-ce que mon père s'in- » quiète jamais?... Ecoute donc l'his- » toire de monsieur; ça m'amuse, moi! »

Rongin ne répond rien, mais il se tient contre la porte, en continuant de tourner le dos à la société.

« Pour en revenir à ce Rongin, » reprend l'Invalide, « comme je vous le di- » sais tout à l'heure, c'était un drôle, » un polisson, qui voulait faire l'im- » portant, le petit seigneur, parce » qu'il avait des dettes et qu'il tri- » chait au jeu. On l'avait déjà ren- » voyé de chez plusieurs maîtres, où » il s'était fort mal conduit. Mais il » faisait le dévot; il allait à confesse,

» cela trompait de bonnes gens, qui
» le croyaient un petit saint. Moi, je
» n'étais pas encore dans le militaire, j'a-
» vais un emploi de garçon de caisse dans
» une maison de commerce, et une jolie
» maîtresse avec laquelle j'allais à la
» guinguette tous les dimanches. Je ne
» sais pourquoi mon emploi et ma
» maîtresse donnèrent dans l'œil à
» Rongin. Il ne put séduire l'une;
» mais par d'odieux propos, de secrètes
» dénonciations, il parvint à me faire
» perdre l'autre. J'appris d'où partait le
» coup. Vous jugez bien que je ne pris
» pas ça tranquillement. J'allai trouver
» mon Rongin; ce qui ne me fut pas
» facile, car il cherchait à m'éviter. Je
» ne portais pas encore de sabre alors,
» mais j'avais un bâton, et, dans la
» main d'un homme qui a du cœur,

» tout devient une arme. Je ne pris
» pas par deux chemins ; je dis à Ron-
» gin : Tu es un hypocrite et un Jean-
» fesse......... Tu m'as fait perdre ma
» place, et tu t'y es fait mettre par
» des moyens qu'un honnête homme
» n'emploie jamais..... Nous allons nous
» casser un bras ou une jambe à l'un
» ou à l'autre. C'est encore bien de
» l'honneur que je te fais. Là-dessus,
» voilà mon Rongin *qui pâlit* et qui
» me dit qu'il ne se battra pas. Je
» lui réponds qu'il se battra, et en même
» temps je fais faire le moulinet à
» mon gourdin. Il refuse toujours en
» reculant ; moi, j'insiste en avançant ;
» si bien que pendant cette manœuvre-
» là, mon bâton va frotter le front
» de Rongin, et lui enlève une partie
» du sourcil droit. Il tomba en jetant les

» hauts cris, et je le laissai là : je
» comptais bien le retrouver et lui
» demander raison du coup de bâton
» que *je lui* ai donné; mais la *révo-*
» *lution* arriva. Je partis pour défen-
» dre ma patrie; et depuis ce temps, je
» ne revis plus Rongin; car vous pen-
» sez bien qu'il n'était ni parmi les
» soldats de la nation, ni avec les
» vainqueurs d'Austerlitz et de *Wa-*
» *gram.* »

L'invalide a cessé de parler. Les paysans ont écouté son récit avec beaucoup d'intérêt, et, la bouche béante, les yeux fixés sur lui, ils semblent l'écouter encore. Adam, qui réfléchit à ce qu'il vient d'entendre, cherche des yeux Rongin et s'aperçoit que le concierge a doucement quitté la salle pendant la fin du récit du soldat. Cette fuite confirme Adam dans

ses soupçons, il se lève de table, dit adieu aux villageois, et prie l'invalide de l'accompagner quelques pas. Comme dans la ferme on a l'habitude de déférer à tous les désirs d'Adam; Catherine engage le vieux soldat à se rendre à l'invitation du jeune homme, et l'invalide suit l'écolier, en se disant: « Est-ce que ce » petit homme a intention de me payer » la goutte? »

Après avoir fait une centaine de pas hors de la ferme, Adam aperçoit le concierge qui est allé s'asseoir sous un chêne au bord de la route; Rongin n'a pas alors les yeux tournés vers eux: L'élève de la nature prend un détour, et conduit l'invalide derrière un buisson, justement en face de Rongin; là il dit au vieux soldat: « Regardez bien cet homme: ne serait-

» ce pas votre garçon perruquier d'autre-
» fois ?

— » Oui, pardieu ! c'est lui ! » s'écrie l'invalide qui peut alors voir Rongin tout à son aise. « Oh ! je reconnais sa vilaine
» figure... il n'est pas trop changé... Et
» tenez ! voilà sur son œil droit la cica-
» trice du coup que je lui ai donné...
» Comme je ne l'avais pas revu depuis
» ce temps-là, je n'ai pas encore pu lui
» en rendre raison... Mais il y a temps
» pour tout ; en avant. »

En disant ces mots, le vieux soldat, qui marche d'un pas ferme, quoiqu'il porte une jambe de bois, se dirige vers Rongin qui se lève et s'adosse contre l'arbre en voyant venir à lui l'invalide et Adam.

« Bonjour, M. Rongin, » dit le vieux soldat en s'arrêtant devant le concierge,

» il y a bien du temps que nous ne nous
» sommes vus... environ vingt-sept an-
» nées... Mais je vous reconnais parfai-
» tement... Et vous... est-ce que vous ne
» me remettez pas?

— » Je n'ai pas cet honneur-là, mon-
» sieur, » répond Rongin en ôtant hum-
blement sa casquette et en saluant l'in-
valide jusqu'à terre. — « Comment! vous
» ne reconnaissez pas Dumont, dit La-
» bombe?... Je sais *bien* qu'autrefois je
» n'avais pas une jambe de moins, mais
» ce n'est pas ça qui défigure un homme!
» — Monsieur Dumont, je vous assure
» que vous êtes dans l'erreur; nous ne
» nous sommes point connus. — Et moi,
» je vous dis que je vous reconnais par-
» faitement et que nous nous sommes
» vus de près... Témoin, c'te fois où, en
» faisant tourner mon bâton, je vous ai

» enlevé la moitié du sourcil droit... et la
» preuve c'est qu'il n'est pas repoussé...
» Écoutez, M. Rongin, depuis ce temps-
» là, je n'ai pas eu l'occasion de vous
» rendre raison de ce coup de bâton-
» là... Mais puisque nous nous retrou-
» vons... je suis votre homme... Dumont
» n'est pas capable de battre quelqu'un
» sans lui en faire raison après... Une
» jambe de bois n'empêche pas de tirer
» le pistolet, et quand vous le voudrez...

» — Monsieur, » dit Rongin en trem-
blant de tous ses membres, « vous ne
» pouvez pas m'avoir offensé, puisque je
» ne vous ai jamais vu... Je vous répète
» que vous êtes dans l'erreur et que je ne
» suis pas le Rongin que vous croyez. »

L'invalide regarde quelque temps le
concierge en gardant le silence; au bout
d'un moment, il lui dit : « Après tout!

» puisque vous ne voulez plus être ce
» Rongin-là, c'est qu'apparemment vous
» êtes fâché de l'avoir été !.... Alors
» c'est différent ! à tous péchés misé-
» ricorde. Adieu, monsieur ; je vous
» promets que je ne vous reconnaîtrai
» plus. »

L'invalide a salué de la main et a regagné la ferme. Rongin est resté immobile, les yeux fixés vers la terre. Adam, qui a écouté cette conversation sans l'interrompre, s'approche du concierge quand le vieux soldat est éloigné et lui dit : « Je me garderai bien tout seul ;
» désormais je vous défends de m'ac-
» compagner. — Monsieur, je vous as-
» sure que ce vieil invalide me prend
» pour un autre, et que ce n'est pas
» moi... — Je vous dis que je ne veux
» plus me promener avec vous. »

Alors le jeune homme regagne lestement la maison de son père, et Rongin le suit de loin sans oser murmurer comme autrefois.

CHAPITRE IV.

Edmond s'instruit ; Adam chasse.

C'EST avec son père que le jeune Edmond parcourt les environs de Gisors. M. Rémonville n'a voulu confier à per-

sonne le soin d'accompagner son fils; il trouve trop de plaisir à écouter ses remarques, à répondre à ses questions, à étudier les premières sensations de ce cœur de quinze ans, pour vouloir qu'un autre le remplace près d'Edmond.

M. Rémonville vient d'atteindre la cinquantaine; mais l'âge n'a point encore altéré ses traits, ni rien ôté à la noblesse de sa démarche. Dans les excursions qu'il fait avec son fils, ce dernier craint de fatiguer son père; mais M. Rémonville raille son fils sur ses craintes et l'entraîne souvent à plusieurs lieues de leur logis.

Le voisinage d'une forêt concourt à embellir les environs de Gisors, déjà fort pittoresques; mais ce n'est pas seulement dans la campagne que M. Rémonville conduit son fils, il cherche à ce que

leur promenade ne soit pas sans fruit pour Edmond; un monument, une ruine, l'objet le plus simple en apparence peut devenir un sujet d'instruction, lorsque nous avons pour compagnon de promenade un homme érudit et aimable, car l'amabilité donne du charme à la science, et un fait se grave plus facilement dans notre mémoire, lorsque celui qui nous le conte nous fait *trouver du plaisir à l'écouter.*

M. Rémonville fait visiter à son fils les ruines du château de Gisors, dont les Anglais et les Français se disputèrent si souvent la possession. Puis, parcourant la ville avec Edmond, il le fait entrer dans l'église et lui apprend que ces superbes sculptures qui frappent ses regards sont dû fameux *Jean Goujon*, un des restaurateurs des beaux-arts en

France, au commencement du seizième siècle.

Au dessous d'une belle figure en pierre, couchée sur un tombeau, que l'on va admirer dans la chapelle de Saint-Clair, M. Rémonville fait lire et expliquer à son fils ces deux vers :

« Quisquis ades, tu morte cades, sta, respice, plora.
« Sum quod eris, modicum cineris; pro me, precor, ora. »

En se dirigeant du côté de Chaumont, M. Rémonville visite avec Edmond le vieux château de *Bertichère*, dont la construction bizarre pique la curiosité des voyageurs. Auprès du *petit Andely*, il lui montre, sur le sommet d'un roc escarpé, les ruines de *Château-Gaillard*, qui joua un rôle si important pendant les rivalités de la France et de l'Angleterre, et lui apprend que

ce fut dans ce château que la reine Marguerite de Bourgogne, épouse de Louis-le-Hutin, fut enfermée et étranglée pour avoir trahi la foi conjugale, ce qui prouve que dans le bon vieux temps on ne plaisantait pas sur cet article-là. Auprès des *Andelys* est le hameau de Villers. « Voilà où naquit le » *Poussin*, » dit M. Rémonville à Edmond, « ce peintre célèbre qui, comme » l'a dit Voltaire, *ne fut élève que de* » *son génie*. Outre son grand talent, il » était remarquable par sa franchise et » son désintéressement : aussi mourut- » il pauvre... »

Enfin, en parcourant le bourg d'*Écouy*, M. Rémonville fait voir à son fils le tombeau d'Enguerrand de Marigny, et lui raconte l'histoire de ce ministre, dont la vie fut si orageuse, et qui fut

pendu au gibet de Montfaucon, que lui-même avait fait élever.

Edmond écoute avec intérêt les récits de son père, ces longues promenades lui paraissent toujours trop courtes. De retour près de sa mère, le jeune homme lui dit ce qu'il a vu, ce qu'il a appris dans la journée, et le soir, c'est en faisant de la musique ou en cultivant le dessin qu'il attend l'heure du repos. C'est ainsi qu'Edmond passe sa jeunesse près de ses parens, et l'ennui ne pénètre jamais dans la maison du frère de M. Adrien.

Il n'en est pas de même chez celui-ci : Céleste, qui commence à se faner, a vu diminuer le nombre de ses adulateurs ; Tourterelle, dont l'âge et l'embonpoint semblent avoir engourdi la galanterie, se permet quelquefois de

s'endormir en écoutant le détail d'une parure que madame a fait venir de Paris. Enfin M. Adrien, qui a souvent la goutte, s'ennuie de ne pas avoir son fils près de lui; mais Adam n'est jamais disposé à rester près de son père. Pour se consoler, M. Adrien se dit: « Il faut » laisser agir la nature. »

Adam a déclaré qu'il n'entendait plus être accompagné par Rongin dans ses promenades, qu'il voulait aller seul, qu'il était assez grand pour ne point se perdre.

Rongin a repris son poste à la porte; il n'ose plus parler de sa naissance depuis sa rencontre avec le vieux soldat. Cependant Adam n'a pas dit un mot de cette aventure chez son père, et cette discrétion, que ne connaissent pas toujours les hommes policés, prouve que

le sentiment de ce qui est bien est en effet un don de la nature.

Chaque jour Adam cherche quelque nouvel amusement pour tuer le temps, qui passe bien moins vite pour lui que pour son cousin. Pour le satisfaire, son père lui a acheté un cheval; le jeune homme parcourt au grand galop les campagnes environnantes: les fossés, les haies, les barrières, sont lestement franchis par le jeune cavalier. Souvent, pour abréger une route qui lui semble *trop longue*, il coupe à travers champs, et galope sur les haricots, les fèves ou les pommes de terre du laboureur. Les paysans crient après le cavalier; Adam leur rit au nez, et continue sa course; mais comme il est connu dans le pays, les villageois savent à qui ils doivent s'adresser pour obtenir répara-

tion du dégât que le jeune homme fait dans leurs propriétés. C'est chez M. Adrien que les laboureurs vont se plaindre; il se passe rarement un jour sans qu'il s'en présente quelques-uns, tenant à la main les légumes foulés ou les plantes mutilées par le cheval d'Adam.

M. Adrien paie sans murmurer l'estimation du dommage causé par monsieur son fils. « Est-ce qu'il ne pourrait » pas se contenter de trotter sur les rou» tes? » disent les paysans. — « Ça viendra, » répond le papa en souriant; « il paraît » qu'il trouve plus naturel de galoper » partout. Mais il faut convenir que ce » gaillard-là monte joliment à cheval. »

Adam a voulu pêcher; mais cette occupation demande trop de tranquillité, de patience; et après s'être fait acheter

des filets, des lignes, des hameçons et tout l'attirail d'un pêcheur, Adam a donné cela à l'un des fils de Catherine, à la suite d'une séance d'une heure devant la rivière, pendant laquelle il n'avait pas attrapé un goujon.

Un jour, Adam rencontre des chasseurs; aussitôt son cœur bondit de joie, l'espérance d'un nouveau plaisir brille dans ses yeux, et il retourne au grand galop chez son père, devant lequel il se présente en s'écriant : « Je veux ab-
» solument un fusil, je veux chasser...
» Oh! ce doit être bien amusant!

—» La chasse est dans la nature, » répond M. Adrien, « car les sauvages sont
» bien plus fins chasseurs que les hom-
» mes civilisés; la chasse est d'ailleurs
» un amusement noble, et fortifiant.
» C'est le plaisir des rois, ce fut de

» tout temps le délassement des guer-
» riers.

— » Alors, mon père, donnez-moi donc » un fusil, » répond l'impatient jeune homme. — « Tu en auras un demain... » mais il faut apprendre à t'en servir... » — Oh! je saurai ça tout de suite... un » petit mouvement du doigt!... n'est-ce » pas une belle malice?... — Il te faudra » un chien pour dépister le gibier, pour » courir après. — Je ne veux pas de » chien, je saurai bien voir le gibier » moi-même, et le ramasser quand je » l'aurai tué. — Je t'aurai aussi une » permission de chasse. — Je n'ai pas » besoin de permission; que j'aie un » fusil, et cela me suffira.

— » Il est étonnant! » se dit M. Adrien en regardant son fils s'éloigner. « Il » sait tout sans rien apprendre!... N'ai-je

» pas eu raison de laisser agir la na-
» ture ? »

Le lendemain, Adam a un fusil, de la *poudre*, du petit plomb, et il se met en course, plus joyeux qu'il ne l'a encore été.

Il court la campagne en cherchant du gibier, mais le gibier ne se montre pas. Une nuée d'oiseaux passe au dessus de sa tête, il tire son coup de fusil et les oiseaux se sauvent.

« Qu'est-ce que cela signifie ? » se dit Adam, « j'ai tiré sur une douzaine
» d'oiseaux, et il n'en est pas tombé un
» seul ! C'est que probablement je ne
» mets pas assez de plomb dans mon
» fusil. »

Le jeune homme bourre de nouveau le canon de son arme ; il met dedans six charges de plomb, et regarde

en l'air; une nuée d'oiseaux passe encore, Adam tire; son fusil crève, et un éclat lui emporte un morceau de la joue droite.

Adam jure, d'abord de colère, ensuite de souffrance; il porte sa main à sa joue, et la retire couverte de sang. « Il me paraît que cette fois j'ai attrapé » quelque chose, » se dit-il, et, ramassant les débris de son fusil, il retourne à la demeure paternelle en tenant son mouchoir sur sa figure.

En voyant le jeune chasseur revenir tout ensanglanté, M. Adrien fait un saut sur son fauteil, madame pousse un cri et demande du vinaigre, Tourterelle tire son mouchoir qu'il porte à ses yeux, et Rongin s'écrie : « Il est blessé » mortellement.

— » Eh non! ce n'est rien,» dit Adam,

» une petite entaille à la joue : mais ça
» se fermera, et je ne mettrai pas à l'a-
» venir tant de plomb dans mon fusil,
» afin qu'il ne crève plus.

— » Une petite entaille! » dit Tourte-
terelle en regardant la blessure d'A-
dam. « Ah! mon cher ami, je crains
» bien que vous n'en ayez la marque
» toute votre vie... Et à la joue, cela se
» verra! — C'est égal, dès que ça sera
» guéri, je retournerai chasser.

— » C'est un Achille pour le courage! »
dit M. Adrien. — « Oui, mais ce n'est
» pas un Méléagre pour la chasse, » ré-
pond Tourterelle.

Au bout de huit jours, la blessure
est cicatrisée, on a fait venir de Paris
un autre fusil, et Adam se remet en
course. Il bat la forêt, les bois, depuis
le matin jusqu'au soir, sans pouvoir par-

venir à tuer un lièvre ; le gibier semble se moquer du jeune chasseur, et celui-ci est furieux de ne rien prendre, et de rentrer toujours au logis avec une carnassière vide.

Il s'arrête un matin devant la maison d'un paysan ; la cour est ouverte : des canards, des oies, des poules s'y promènent paisiblement : « Parbleu ! je tuerai » quelque chose, » s'écrie Adam ; et aussitôt il braque son fusil sur la basse-cour. Le coup part : une oie, un canard et deux poules sont tombés. Adam est enchanté, il court ramasser ses victimes et les mettre dans sa carnassière.

Mais au bruit du coup de fusil, les habitans de la maisonnette sont accourus. Ils trouvent le jeune chasseur faisant tous ses efforts pour faire entrer l'oie auprès des poules et du canard.

Les paysans sont stupéfaits; le sang qui est répandu dans la cour prouve le délit que l'on vient de commettre. Adam, qui ne ment jamais, ne cherche pas à le nier; il regarde paisiblement les villageois, en continuant de pousser l'oie dans sa carnassière.

« *C'est vous* qui avez tué nos bêtes? » s'écrie un vieux paysan en s'avançant le poing levé sur Adam.

— « *Oui, c'est moi*... Quatre d'un coup... » ce n'est pas trop maladroit pour un » débutant: hein? — Quatre!... Il en a » tué quatre, Marianne!... — Oh! les » voilà! je n'ai pas envie d'en compter » moins qu'il n'y en a. — Morguienne!... » il nous dit ça tranquillement encore. » Et de queu droit tirez-vous sur not' » propriété? — Je chasse depuis ce ma» tin sans rien tuer... Ma foi! en passant

» devant votre maison, je n'ai pu résis-
» ter au désir d'abattre quelques pièces!
» — Est-ce qu'on chasse dans les mai-
» sons à présent?... Et si j' vous don-
» nions une bonne râclée, moi! — Alors
» je vous rosserais avec la crosse de
» mon fusil. »

Le paysan s'arrête; l'air décidé du jeune homme lui impose. Pour le calmer tout-à-fait Adam se hâte d'ajouter :

— « Est-ce que vous croyez que je
» veux vous faire tort de vos bêtes?...
» Oh! soyez tranquille, on vous les paiera
» et tout ce que vous en demanderez...
» mon père est chez nous pour ça!..
» moi, je n'emporte jamais d'argent.
» Mais venez vite, et dépêchons-nous
» d'arriver; il me tarde de montrer le
» résultat de ma chasse. »

La promesse d'être bien payé a

clos la bouche au paysan, il suit Adam chez son père. Le jeune homme court dans le salon où tout le monde est rassemblé, il montre fièrement ce qui est dans sa carnassière, en disant :

« Voyez ! on ne dira plus que je ne » sais pas chasser ! »

Le papa est émerveillé; Tourterelle ouvre le plus possible ses petits yeux; et quelques personnes de Gisors qui sont alors chez M. Adrien se mettent à rire.

« C'est singulier, » dit Tourterelle, « voilà du gibier qui ressemble bien » à des poules. — Ce sont des poules » aussi, avec une oie et un canard. — » Est-ce que ces animaux-là vont dans » les forêts à présent? — Eh non! j'ai » tué tout cela dans une cour.... les

» quatre d'un coup! — Le canard est » mort de peur, » dit Rongin.

Le paysan qui se présente pour recevoir le montant du gibier achève d'expliquer l'affaire. M. Adrien paie très-grassement cet exploit de son fils, et on fait porter le gibier à la cuisine.

Le lendemain, Adam se remet en chasse, mais comme il n'a pas voulu de chien, c'est toujours en vain qu'il bat les bois et *les bruyères, il s'en* venge sur les animaux domestiques qui se trouvent sur son chemin. Pendant un mois, le jeune chasseur revient au logis avec des lapins, des oies, des canards tués dans des fermes; les paysans, qui savent qu'ils seront bien payés, laissent faire le jeune homme et vont présenter leur mémoire à *son* père.

La cuisine est encombrée de cette nouvelle espèce de gibier, et les habitans de la maison ne peuvent suffire à manger le produit de la chasse qui coûte un peu cher à M. Adrien.

Cependant Adam se lasse de ne tuer que de pauvres bêtes qui se laissent abattre si facilement; il cherche quelque chose de mieux, pour figurer sur la table de ses parens. En passant devant une petite ferme, il aperçoit un pourceau qui est sorti de son étable et se promène en grognant dans une cour où il n'y a personne; le jeune chasseur vise l'animal, en disant :

« Cette fois nous allons manger du » lard... cela pourra même passer pour » du sanglier, car on dit que cela y » ressemble beaucoup. »

Il a tiré; l'animal n'est blessé que

légèrement; il fait des grognemens horribles, et rentre en courant dans son étable.

« Tu as beau faire, » dit Adam en rechargeant son fusil, « tu ne m'échap-
» peras pas.... je ne t'aurai pas blessé
» pour rien. »

Le jeune homme pénètre dans la cour, et s'approche de l'entrée de l'étable, où il fait très-noir. Quelque chose remue dans le fond.

« C'est mon sanglier, » se dit Adam, et aussitôt il tire à l'aveuglette.

Bientôt des cris affreux frappent son oreille, mais c'est autre chose que les grognemens du pourceau. Adam distingue des plaintes, des gémissemens, et il frémit en entendant ces mots : « J'suis une fille perdue... on m'a tuée !..
» Ah! on m'a tuée, c'est sûr! »

Personne n'était encore venu de la maison, parce que, habitués à la manière de chasser du fils de M. Adrien, les paysans ne s'en effraient plus; et sachant que le jeune homme était incapable de leur faire du tort, ils attendaient souvent qu'il vînt lui-même leur montrer ce qu'il avait tué.

Cette fois c'est Adam qui appelle à grands cris les habitans de la ferme, et qui demande du secours. Les garçons de ferme, le maître de la maison et cinq enfans arrivent aux cris d'Adam, qui leur montre l'entrée de l'étable et leur dit en pleurant :

« Allez voir là-dedans.... je n'ose pas » y entrer... ça me fait trop de peine... » J'ai voulu chasser un cochon... et je » crois que j'ai tué quelqu'un d'au- » tre!... »

On entre dans l'étable et on en ramène une jeune fille de basse-cour dont la figure est ensanglantée et qui crie à tue-tête qu'elle est morte.

« C'est Jacqueleine ! disent les paysans.
» Ah ! morgué, elle est blessée... Vous
» l'aurez prise pour un porc !... C'te
» pauvre fille ! elle allait se marier dans
» huit jours ! »

On a fait asseoir Jacqueleine, on lui lave le visage, on examine sa blessure... Un grain de plomb lui a frappé l'œil gauche, et la pauvre fille est devenue borgne. Adam est désolé, il s'arrache les cheveux, Jacqueleine pleure de l'œil qui lui reste, et les paysans disent :

« Elle n'a plus qu'un œil... Bastien
» ne voudra plus l'épouser. «

— » Est-ce que ça ne peut pas se
» guérir ? » demande Adam. — « Oh ! non

» Un œil crevé, ça ne repousse plus. »

Un des garçons de ferme a été chercher le prétendu de Jacqueleine, qui est à labourer dans le voisinage. Bastien arrive; en voyant sa prétendue, il fait la grimace, recule, et s'écrie : « Oh! ma fine! je n' t'épouserai plus!... » t'es trop laide comme ça. » Et Jaqueleine recommence à pousser les hauts cris en disant : « Je veux qu'on me » rende mon œil! »

Adam, qui a déjà remarqué que toutes les douleurs s'apaisaient avec de l'argent, dit à la pauvre fille : « Venez » avec moi chez mon père, il est riche, » il ne vous rendra pas votre œil, » mais il vous le paiera tout ce que » vous voudrez. »

On n'avait rien de mieux à faire que d'accepter cette proposition. Jacque-

leine tient son mouchoir sur sa blessure, Bastien lui donne le bras en disant : « Si on te paie ton œil, c'est » différent, j' veux ben encore t'épou- » ser... Mais il faut le faire payer ben » cher, parce qu'un œil.... c'est sans » prix. »

Les habitans de la ferme se joignent au couple, pour savoir quel sera le résultat de cet *événement*, et Adam arrive chez son père suivi de cette troupe de paysans, qui s'est grossie en route de tous ceux que l'on a rencontrés.

A l'aspect de cette foule de villageois qui accompagnent le jeune chasseur, Rongin promène des regards curieux sur tous les visages, en se disant : « Que diable a-t-il donc tué aujour-

» d'hui?... est-ce qu'il a pris tous ces » gens-là pour des oies? »

Adam se rend au salon où est rassemblée sa famille, mais ce n'est plus en conquérant qu'il se présente, c'est

« L'œil morne maintenant, et la tête baissée. »

Et la vue des paysans qui accompagnent le jeune homme achève de répandre l'alarme parmi la société.

« Qu'y a-t-il donc? » demande M. Adrien qu'un accès de goutte retient alors sur son fauteuil. « Est-ce » que tu as tué une louve? Est-ce que » ces paysans l'ont apportée ici?..

— » Non, mon père, ce n'est pas » sur une louve que j'ai tiré, » répond Adam tristement, et il pousse Jacqueleine devant lui en ajoutant : « Voilà ce

» que j'ai attrapé aujourd'hui, mais ce
» n'était pas ce que je visais!... »

Jacqueleine s'avance, elle ôte son mouchoir de dessus sa *blessure* en *disant* : « Vot' jeune homme m'a perdu
» un œil. »

Un mouvement général s'opère dans la société, et madame Adrien tourne vivement la tête: « Cachez cela, ca-
» chez cela, jeune fille... Cela me fait
» mal à voir.

— » Ca m'a fait ben pus de mal à
» sentir, » répond Jacqueleine, « et c't œil
» de moins sera peut-être cause que
» je ne me marierons plus.

— » Ah! dame, » dit Bastien, « il est sûr
» qu'un œil de moins, c'est queuque
» chose dans un ménage!...

— » Jacqueleine n'était déjà pas *trop*
» belle, » dit un des paysans, qui veut

se mêler d'arranger l'affaire. « A pré-
» sent, dame! c'est qu'alle est presque à
» faire sauver!.. »

Ces paroles ajoutent à la douleur de la fille de basse-cour; elle recommence à pleurer; alors Adrien s'approche avec impatience de son père et lui dit : « Don-
» nez-lui donc de l'argent pour la con-
» soler.

— » Oui, je crois bien qu'il faut don-
» ner de l'argent, » dit à demi-voix M. Adrien, « mais ceci me coûtera
» plus cher que les canards et les pou-
» les!... Voyons, jeune fille... entendons-
» nous... Mon fils vous a rendue borgne...
» Ce n'était certainement pas son in-
» tention... N'est-ce pas, Adam?

— » Parbleu!.. je croyais tirer sur un
» cochon... Mais il faisait si noir dans
» l'étable!.. — Il est certain, » dit Tour-

oreille, « que, si l'on avait soin d'avoir
» de la lumière dans les étables, ces
» quiproquo n'arriveraient pas.

— » De la lumière dans l'étable !.. »
dit le fermier. « Ah ben ! en v'là d'une
» bonne !... ça serait pour mettre le feu
» à la maison apparemment... Il n'est
» pas malin, le gros petit bourgeois !

— » Terminons, » reprend gravement
M. Adrien; « à combien estimez-vous
» votre œil, jeune fille ? »

Jacqueleine s'approche de Bastien et
lui dit à l'oreille : « Comben que mon
» œil valait approchant ?

— » Attends, attends, » répond tout bas
Bastien; « faut voir c' que l'bourgeois
» en offrira d'abord, et puis nous le
» pousserons.

— » Un œil de moins, c'est que ça se
» voit ? » dit le paysan qui a déjà parlé.

« Et Jacqueleine est si l'aide à c't' heure...

— » Taisez-vous, » dit M. Adrien, « ce » n'est pas vous qui êtes blessé. Voyons, » jeune fille... Vous ne dites rien... Te» nez, je veux généreusement réparer » le malheur qui vous est arrivé ; je » vous offre cent écus!... »

Jacqueleine regarde Bastien qui hausse les épaules en murmurant : « Allez donc » chercher un oeil pour cent écus! vous » aurez quenque chose de beau!...

— » C'est pas assez! » dit la blessée.

— « Eh bien... cinq cents francs? »

Jacqueleine regarde encore Bastien, et répond : « C'est pas assez.

— » Comment! ce n'est pas assez de » cinq cents francs!... il me semble que » c'est pourtant raisonnable!...

— » Ah! Monsieur, » dit Bastien, « c'est que l'oeil qu'on lui a perdu était si

» beau!... — Je vois bien par l'autre, ce
» qu'était celui-là. — Oh! non, mon-
» sieur! Ce n'est pus la même chose...
» son œil défunt était ben pus grand!...
» ben pus noir!... — Alors elle louchait
» donc? — Ah! que non!... ça n'en fai-
» sait que mieux au contraire... et c'é-
» tait toujours avec c't œil-là qu'alle
» faisait des conquêtes et qu'alle sou-
» riait au monde; tandis que le petit
» qui lui reste, alle ne l'ouvrait pres-
» que jamais!

— » J'aurais bien voulu la voir avec
» ses deux yeux; » dit tout bas Tour-
terelle.

— « Eh bien! je donnerai six cents
« francs, » reprend M. Adrien.

« Veux-tu m'épouser pour six cents
» francs? » dit Jacqueleine à Bastien.
— « Non, c'est pas assez. — Sept cents...

» — C'est pas assez. — Huit. — C'est » encore trop peu. — Eh! morbleu, que » voulez-vous donc? — Ma fine.., pour » que j'épouse Jacqueleine à pré- » sent qu'elle est borgne, il faut qu'elle » ait au moins quinze cents francs! »

— » Oui, oui, » dit le paysan qui veut toujours parler, « et encore il y a ben » des garçons qui n'en voudraient pas » à ce prix-là... Alle est si défigurée!

— » Quinze cents francs! » murmure M. Adrien en poussant un profond soupir.

— « Cette grosse fille n'a jamais valu le » quart de cette somme, » dit Céleste en regardant Tourterelle.

— « Oui, i'm'faut quinze cents francs, » reprend Jacqueleine, « ou ben j'allons » tout de suite porter plainte chez » monsieur le maire. »

— « Donnez-lui donc son argent, et » qu'elle ne pleure plus, » dit Adam; « est- » ce qu'on doit marchander quand on a » fait du mal à quelqu'un ?...

— » Excellent naturel! » dit M. Adrien en regardant son fils. « Tu ne tiens pas » à l'argent !... mais un jour tu sauras » que... — Allons, mon père, ce n'est pas » un jour; c'est tout de suite qu'il faut » payer cette pauvre fille. »

M. Adrien se fait apporter son porte-feuille. Il en tire la somme demandée, en murmurant : « Voilà une chasse qui » me coûte un peu cher. » Jacqueleine reçoit les quinze cents francs, elle salue la compagnie, tous les paysans en font autant, puis ils s'éloignent. Bastien tient le bras de sa future, à laquelle il dit en chemin : « J'allons nous marier ben » vite !... J' t'assure que j' t'aime tout

» autant avec un œil... J' t'aurions épou-
» sée tout d' même sans c't argent, mais
» pisque tu l'as ça n' peut pas nuire. »

Et les autres paysans se disent entre eux : « Est-elle heureuse, c'te Jacque-
» leine !... la v'là riche à c't' heure...
» G n'y a ben de nos filles qui voudraient
» qu'i' leur en arrivât autant. »

Adam a suivi les villageois jusqu'à la grille ; lorsqu'ils sont éloignés, il jette avec force son fusil au milieu de la cour, en disant : « C'est fini, je ne chasserai
» plus. »

Et Rongin se frotte alors les mains en murmurant : « Tant mieux... nous ne
» serons pas alors obligés de ne manger
» que des poules et des oies. »

CHAPITRE V.

Premières amours d'Adam.

Le temps arrivait où le travail, l'étude des arts et les simples jeux de l'adolescence ne suffiraient pas pour charmer Edmond, où les courses dans les bois,

les promenades à cheval, et les folies chez sa nourrice ne contenteraient plus Adam. Les deux cousins avaient dix-sept ans; un autre sentiment plus impérieux, plus vif que tous les autres, devait bientôt s'emparer de leur cœur; ils commençaient à ne plus regarder les femmes avec indifférence.

Libre de porter ses pas partout où bon lui semblait, n'ayant ni surveillant *ni* compagnon, c'était vers les demeures où il avait aperçu quelque jolie paysanne, qu'Adam se dirigeait le plus volontiers, sans trop se rendre encore raison du motif qui le poussait de ce côté de préférence à un autre. L'élève de la nature retournait au bord du ruisseau devant lequel, la veille, il avait aperçu une jeune fille laver son linge; il s'arrêtait devant la

ferme où un petit minois agaçant battait du beurre ou triait des graines, et il passait par le chemin où il avait vu une jolie villageoise travailler aux champs.

Près d'une jeune fille, Adam trouvait que le temps passait plus vite qu'à galoper et à chasser les poules. Il ne se lassait pas de considérer un minois de vingt ans, et cependant il gardait le silence avec les jeunes paysannes, devant lesquelles il semblait en contemplation.

Les beautés qui captivaient l'attentention d'Adam étaient souvent hâlées et brûlées par le soleil; leurs traits n'étaient pas fins, leurs pieds étaient gros, leurs mains rouges et calleuses; mais c'étaient des femmes, et elles produisaient sur le jeune homme le

même effet que sur le petit page du comte *Almaviva*.

Adam ne semblait pas déplaire aux rustiques beautés qui faisaient battre son cœur ; il était grand, fort, bien bâti ; ses yeux étaient vifs et francs; son sourire respirait la gaîté; ses dents étaient blanches et belles, une forêt de cheveux blonds ombrageait son front; l'art n'avait point participé à sa *coiffure*; mais ces boucles qui voltigeaient au gré du vent, cette touffe épaisse que sa main rejetait incessamment en arrière, ajoutaient encore à l'expression piquante de sa physionomie, qui n'était ni noble ni commune, mais qui était fort originale; et à laquelle la cicatrice empreinte sur sa joue droite donnait encore plus de singularité.

Les jeunes paysannes n'étaient donc pas fâchées lorsque le fils de M. Adrien se promenait de leur côté, elles ne se formalisaient pas de le voir s'arrêter devant elles; car le jeune homme était mis comme les gens de la ville, et cependant il n'y avait dans son regard, dans ses manières, rien qui annonçât la fierté; il parlait aux villageois comme à ses égaux, et ces manières lui gagnaient *l'amitié des paysans, car l'homme de la nature* est celui qui supporte le moins le mépris.

Catherine, qui avait de l'expérience, s'était aperçue la première de l'effet que la présence d'une jeune fille produisait sur celui qu'elle avait nourri. Catherine avait deux filles : Suzanne qui avait trois ans de plus qu'Adam, et Nanette qui était sa sœur de lait. Suzanne n'était

pas jolie, mais elle était grasse, fraîche et réjouie comme l'avait été sa mère; Nanette était plus timide, mais elle avait de fort jolis yeux.

Ce n'était plus avec Nicolas, Fanfan et Pierre que M. Adam aimait à jouer, c'était avec Suzanne et Nanette. Il courait avec la première, la poussait, la faisait tomber sur le gazon, se roulait auprès d'elle, l'empêchait de se relever. Et alors les éclats de rire prouvaient tout le plaisir que l'on goûtait dans de pareils jeux. Avec Nanette, Adam était plus tranquille, mais il aimait à la suivre dans l'étable, dans l'écurie, dans la grange; dans tous les endroits où il faisait noir Adam accompagnait Nanette, afin, disait-il, qu'elle n'eût pas peur.

Jean-Claude trouvait tout naturel que le fils de son maître, qui lui faisait l'hon-

neur de venir manger ses galettes et boire son vin, aimât à jouer avec ses deux filles. Mais Catherine, qui se souvenait de sa jeunesse, commençait à craindre que cet honneur-là ne devînt dangereux; cependant elle n'osait pas dire à Adam de ne plus venir à la ferme, ni lui défendre de jouer avec ses filles. Mais ayant un jour trouvé le jeune homme et Suzanne presque cachés sous une meule de foin, et s'apercevant que Nanette revenait rouge comme une cerise, lorsqu'elle quittait son frère de lait, Catherine se promit de ne plus quitter ses filles lorsqu'Adam viendrait à la ferme.

Le jeune homme, qui était plus entreprenant avec les filles de Jean-Claude qu'avec les villageoises qu'il rencontrait sur son chemin, ne tarda pas à retour-

ner chez ses amis de Bazincourt. Il fit la grimace en voyant Catherine assise auprès de ses filles. Mais au bout d'un moment, il dit à Suzanne :

« Viens donc avec moi cueillir des » fleurs dans le grand pré. — Suzanne » n'a pas le temps, » dit Catherine; « il » faut qu'elle couse. Si vous voulez aller » au grand pré, vous y trouverez notre » homme. »

Adam ne se souciait pas de la société de Jean-Claude ; il fait la moue et reste. Un moment après, il propose à Nanette d'aller ranger de la paille dans la grange.

« Il faut que Nanette file, » répond Catherine; « mais si ça vous amuse de » ranger la paille, allez, mon garçon; » ne vous gênez pas.

— « Ça ne m'amuse pas tout seul, » dit Adam en frappant du pe avec im-

patience. Et le jeune homme s'éloigne avec humeur de la ferme, se flattant qu'une autre fois il sera plus heureux. Mais il n'en est rien : chaque fois qu'il retourne chez Jean-Claude, Catherine est là, près de ses deux filles.

La nourrice le comble toujours d'amitié; le petit vin, le flan, les galettes, le laitage, lui sont offerts en abondance, mais on ne laisse plus Suzanne et Nanette jouer seules avec lui.

Cette conduite produit l'effet que Catherine espérait; Adam se lasse de venir voir coudre et filer les jeunes filles. Il dirige ses pas d'un autre côté. « Toutes les jeunes paysannes n'ont pas leur » mère auprès d'elle, » se dit-il; « j'en » trouverai d'autres avec qui je pourrai » jouer et me rouler sur les meules de » foin. »

L'élève de la nature n'est pas d'humeur à regarder long-temps les villageoises sans oser leur parler. Les petits jeux avec Suzanne et Nanette l'ont mis en goût, et lui ont appris qu'auprès d'une jolie femme on peut faire mieux que de rester en contemplation.

Adam n'a aucun projet de séduction, il ne sait pas encore ce que c'est que faire la cour, tromper, trahir; mais il cherche le bonheur, et son cœur lui dit que maintenant ce n'est qu'auprès d'une femme qu'il pourra le rencontrer.

Pour plaire à une fille de campagne, les dons de la nature sont suffisans; quoique n'ayant presque rien appris, Adam, élevé dans la société des gens du monde, devait avoir d'autres manières que les villageois. Les filles des champs

ont des yeux et de la vanité tout comme celles de la ville; les beautés champêtres étaient flattées de causer avec le *jeune monsieur*, c'est ainsi qu'elles appelaient Adam; et la comparaison qu'elles fesaient de lui à leurs lourdauds amoureux n'était pas à l'avantage de ces derniers. Avec une paysanne on fait vite connaissance, surtout lorsque c'est au milieu des champs que l'on entame l'entretien. Le jeune homme ne tarde pas à oublier Suzanne et Nanette; d'autres beautés rient avec lui, et celles-là n'ont pas toujours quelqu'un pour les garder. Adam se présente avec tant de franchise, de gaîté, qu'il n'inspire d'abord aucune défiance. C'est encore un enfant qui ne veut que jouer et lutiner les jeunes filles, lui-même n'a pas d'autres projets; mais entre garçon et fille de dix-sept ans, il

n'est pas prudent de rire sans témoins; et les arbres qui les entourent, le feuillage qui les couvre semblent, en les protégeant contre les regards indiscrets, vouloir leur inspirer de plus tendres pensées.

La conduite d'Adam ne tarde pas à répandre l'alarme dans les environs. Comme c'est avec les plus jolies paysannes que le jeune homme cherche à jouer de préférence, les villageois qui leur faisaient la cour sont furieux contre le fils de M. Adrien. Les paysans ne se soucient point que l'on fasse l'aimable avec celles qu'ils comptent épouser; les amans se querellent, se brouillent, plusieurs mariages sont rompus, et c'est Adam qui en est cause. Les amoureux se plaignent aux parens, ceux-ci grondent leurs filles, et leur défendent de parler au

jeune enjôleur, c'est ainsi que l'on commence à désigner Adam. Mais les paysans ne restent pas près de leurs filles pour faire respecter leur défense, et le jeune homme est souvent là pour la faire oublier.

Le désordre devient si grand que les villageois prennent le parti d'aller se plaindre à M. Adrien de la conduite de son fils.

« Monsieur Adam dérange toutes nos » filles, » dit un vieux laboureur, en se présentant devant M. Adrien. « A » c't'heure gn'y a pus moyen de les tenir » à la maison... Drès qu'il est jour, elles » courent aux champs; mais le soir elles » reviennent sans avoir rien fait, parce » qu'elles passent leur temps à batifoler » avec vot' garçon.

— » Cela ne me regarde pas! » répond

gravement M. Adrien en ouvrant sa tabatière. « C'est à vous de veiller sur vos » filles; ne voudriez-vous pas que j'em- » pêchasse mon fils d'aller se promener?

— » On a vu monsieur Adam embrasser » Manon dans le petit bois, » dit un jeune laboureur en se présentant la larme à l'œil chez M. Adrien. « — Eh bien, » après ? Que veux-tu que j'y fasse ? » répond le papa. « Mon fils est assez joli » garçon pour qu'une jeune fille trouve » du plaisir à se laisser embrasser par » lui. Et si mademoiselle Manon a été » embrassée, c'est que cela lui a con- » venu apparemment? — Mais moi qui » voulais l'épouser... Croyez-vous que » ça me convienne de voir vot' fils » poursuivre comme ça c'te fille ? — » Tous les jours une fille se fait embras- » ser, et ça ne l'empêche pas de se ma-

» rier après. Au reste, n'épousez pas
» Manon, ou épousez-la... cela m'est fort
» indifférent.

» Monsieur, » dit une vieille paysane en allant à son tour trouver M. Adrien : « Vot' garçon a passé par dessus la » haie de notre clos pour aller chiffon-» ner ma petite Marguerite, à qui j'a-» vions défendu de sortir. — Si mon » fils a brisé votre haie, je dois payer » le dégât, c'est trop juste, » répond le papa en fouillant à sa poche.

— « Eh morgué, monsieur, ce n'est » pas pour ce qu'il a fait à la haie que » je venons me plaindre, » reprend la vieille, « mais c'est pour ce qu'il fait » à ma fille. — Alors c'est différent, » ça ne me regarde plus. — Vot' fieu » est pis qu'un démon, il saute après » nos filles comme un loup après les

» moutons... Drès qu'il en voit une un
» brin gentille, crac!.. le v'là lâché... il
» court après, et gn'y a pu moyen de
» l'arrêter. — Enfermez vos filles, mon
» Adam ne courra pas après. — Est-ce
» que je pouvons tenir nos filles sous
» clef, quand il y a à travailler au
» champ? j'avons pas de domestiques
» nous autres, c'est nous et nos en-
» fans qui faisons la besogne... encore
» si vot' fieu ne faisait que rire avec
» Marguerite, mais c'est qu'il la pince,
» c'est qu'il l'embrasse!... c'est qu'il...
» qu'ça fait trembler! — Que voulez-
» vous? Adam aime le sexe... Ce n'est
» pas moi qui lui ai enseigné comment
» on plaisait aux femmes, c'est la na-
» ture. — Ah! jarni! queu nature il
» vous a!.. Qu'il ne saute plus par des-
» sus not' haie toujours, parce que not'

» garçon de labour le recevra avec
» une gaule, pour lui calmer un peu
» son naturel. »

Loin de gronder Adam, M. Adrien semble fier de son fils. « Ce gaillard-là
» trouve moyen de plaire à toutes les
» femmes, » dit-il à Tourterelle. Et le petit homme, qui ne peut plus plaire à aucune, répond en soupirant : « C'est
» un garçon bien heureux !

— » Il paraît que l'*enfant de la nature*
» devient un bien mauvais sujet, » dit Rongin ; « il fait maintenant la chasse
» aux jeunes filles, comme il la faisait
» aux poules et aux canards... Ça de-
» viendra du joli !... »

Mais le concierge fait ses réflexions tout bas, car un regard d'Adam lui fait baisser les yeux ; et il n'ose plus mettre le pied hors de la maison, tant il

a peur de rencontrer encore l'invalide Dumont.

M. Rémonville, qui entend aussi parler des prouesses de son neveu, essaye de faire quelques représentations à son frère, et lui dit que la conduite du jeune homme finira par être cause de quelque événement fâcheux. Mais les avis de M. Rémonville sont encore mal reçus :

— « Mêlez-vous de votre fils, » dit M. Adrien, « et laissez-moi m'occuper » du mien. — Il me semble, mon frère, » que vous ne vous en occupez pas » du tout. — C'est mon affaire.... Vous » êtes fâché de ce que mon Adam fait » partout des conquêtes... de ce qu'il » ne peut pas se montrer à une jeune » fille sans lui tourner la tête !... — Non, » mon frère !... Mais je tremble pour

» ce jeune homme, pour vous, des
» suites que peuvent avoir ses folies...
» — Prenez plutôt garde à votre Ed-
» mond.... C'est un sage, un Caton, à
» ce qu'on dit !... Mais ce sont ceux-là
» qui font les plus grandes sottises quand
» ils se mettent en train. — Mon Edmond
» n'est pas un pédant !... Il est raison-
» nable, voilà tout : entre un Caton et
» un fou, est-ce qu'il n'y a pas de mi-
» lieu ? — Le *milieu c'est la nature qui*
» nous l'indique, et mon Adam est sur
» la voie. — Mais s'il devient amoureux
» d'une paysanne? — Il l'est de toutes
» celles qui sont jolies; ce n'est pas
» dangereux. — S'il leur fait des enfans?
» — C'est à elles à se défendre. — Si,
» pour se venger, les parens, les amou-
» reux de ces jeunes filles donnaient
» quelques mauvais coups à votre fils?

» — Adam est fort comme un turc, il
» les rosserait tous. »

Ce que M. Rémonville a prévu, ne tarde pas à se réaliser : en jouant sur l'herbe, en se roulant sur les meules de foin avec les fillettes des environs, Adam céde probablement aux invitations de la nature. Bientôt quelques corsets deviennent trop étroits, quelques ceintures trop courtes. De là, grand scandale dans les villages, et nouvelles plaintes à M. Adrien, qui, pour apaiser les clameurs, est obligé d'ouvrir sa cassette. Comme les réclamations deviennent fréquentes, il commence à trouver que son fils laisse un peu trop agir la nature. Mais, comment contenir un jeune homme de dix-huit ans, que l'on a toujours laissé maître de faire toutes ses volontés?

M. Adrien n'ose pas se plaindre tout haut ; il tremblerait que cela n'arrivât aux oreilles de son frère. Tous les matins il dit à Rongin de lui envoyer son fils ; et tous les matins, il attend en vain Adam, qui a dans les environs des rendez-vous trop intéressans pour se rendre à ceux de son père.

Un jour, M. Adrien, oubliant les douleurs que lui cause sa goutte, se lève avant l'aurore et parvient à la chambre de son fils avant que celui-ci ne soit sorti.

Adam fait un mouvement de surprise en voyant son père ; puis il court l'embrasser, et, en le serrant dans ses bras, il marche sur son pied goutteux. Le papa pousse un cri, jure comme un damné, et se jette dans un fauteuil.

Adam veut aller chercher du secours, mais son père le retient :

— « Ce n'est rien, » dit M. Adrien en dissimulant sa souffrance ; « reste, » mon cher Adam... j'ai à causer avec » toi. — Ah ! papa, que ça ne soit pas » trop long, s'il vous plaît, car on m'at- » tend quelque part.... — On t'attend !... » Mais on t'attend donc tous les matins, » car tu n'as jamais le temps de venir » me parler.... — Oui, papa.... Oh ! j'ai » toujours cinq ou six rendez-vous » dans la journée... je m'amuse joli- » ment à présent !... — Tu t'amuses... » c'est très-bien ; je suis fort aise que » tu t'amuses, mais pourquoi ne te voit- » on pas ici ?... quand nous avons du » monde tu n'es jamais là !... tu es un » beau garçon que je ne serais pas » fâché de montrer à nos connaissances

» de Gisors. — Ah! papa, je ne m'amu-
» serais pas avec vos connaissances!...
» — Tu crois... essaye un peu de venir
» au salon rire et causer avec nous. —
» Non, papa; je ne veux pas essayer. »

M. Adrien visite sa tabatière, et dit au bout d'un moment: « Ah! ça, mais...
» cependant... si je t'ordonnais de venir
» au salon, de rester avec nous.... — Je
» ne vous écouterais pas, papa, vous
» m'avez *dit de ne jamais faire que mes*
» volontés, et ma volonté est de sortir.

— » C'est juste, » se dit M. Adrien en prenant sa prise, « je lui ai dit cela...
» il ne s'écarte pas des principes que je
» lui ai inculqués, il n'est pas dans son
» tort. Mais enfin, mon fils, si tu
» t'amuses tant à courir les champs,
» ne pourrais-tu pas faire en sorte que
» tous ces manans des environs ne vins-

» sent pas se plaindre de toi... hein?...
» que réponds-tu à cela ? »

M. Adrien attendait en vain une réponse. Il lève la tête, regarde dans la chambre, et s'aperçoit que son fils est parti. Alors, le papa, quittant avec peine le fauteuil où il était assis, reprend sa canne et regagne son appartement, en se disant : « Il paraît que
» sa volonté n'était pas de m'écouter
» davantage !... Quelle vivacité ! quelle
» pétulance !... C'est l'homme dans sa
» nature primitive. »

CHAPITRE VI.

Premières amours d'Edmond.

PENDANT qu'Adam fait l'amour avec les paysannes des alentours, Édmond accompagne ses parens à Gisors, ou dans les habitations voisines, dont les

propriétaires font société avec M. Rémonville. Le jeune homme commence à chercher dans le monde autre chose que de l'instruction, de l'usage et de bonnes manières; il ne sait pas bien encore ce qu'il désire; mais il sent que les conversations graves des hommes, les parties de cartes des douairières, et même les petits jeux innocens des jeunes filles, ne suffisent plus pour le rendre heureux.

A Paris, Edmond eût déjà trouvé ce qu'il cherchait; mais en province, une intrigue ne se noue pas si facilement, surtout lorsque c'est un novice qui cherche à la former. Dans les sociétés où Edmond se rendait avec ses parens, il y avait de jolies demoiselles, mais on veillait attentivement sur elles; impossible de leur parler sans témoins, et

alors comment dire de ces choses qu'en tête-à-tête on oserait à peine exprimer; comment entamer une tendre conversation, lorsque des frères, des tantes ont les yeux sur vous?... Un roué, seul, saura braver les regards, et trouvera, au milieu du monde, le temps de faire une déclaration; mais Edmond n'est pas un roué! Il y a bien aussi dans la société qu'il voit, de jolies dames qui ne sont pas surveillées comme les *demoiselles*; malheureusement Edmond est timide!... il ne sait que regarder, que soupirer, et les dames, en province comme à Paris, s'ennuient bientôt près d'un jeune homme qui soupire toujours.

Edmond sortait quelquefois seul, soit pour se promener dans la campagne, soit pour aller à la ville. M. Rémonville sentait que son fils devenait d'un âge à pou-

voir marcher sans mentor; mais il avait eu soin de blâmer souvent devant Edmond la conduite déréglée de son cousin; aussi Edmond fuyait-il Adam comme une dangereuse connaissance, et n'osait-il point adresser la parole aux jeunes paysannes qu'il rencontrait, quoique souvent il en eût envie.

En se rendant un jour à Gisors, pour une commission dont son père l'avait chargé, Edmond repassait dans sa mémoire les attraits des demoiselles qu'il connaissait, et cherchait celle à laquelle il donnerait la préférence, lorsqu'une jolie figure qu'il aperçoit à la fenêtre d'un rez-de-chaussée, lui fait sur-le-champ oublier toutes les autres.

Cette figure appartenait à une jeune personne qui paraissait avoir de dix-huit à vingt ans, et qui travaillait contre une

fenêtre, dans une maison de modeste apparence. Edmond a déjà plusieurs fois passé par cette rue, et il n'avait pas encore vu cette jeune personne; elle ne se mettait donc pas à la fenêtre, car il y aurait fait attention. Comment ne point remarquer des cheveux bruns relevés avec grâce, des yeux qui paraissent très-beaux, quoiqu'on les tienne baissés sur son ouvrage, de jolies couleurs,... un petit *menton rond, un bras potelé*, un sein bien dessiné? en voilà plus qu'il n'en faut pour enflammer un jeune homme de dix-huit ans.

Edmond a passé la fenêtre; il s'est arrêté, il est revenu sur ses pas, il s'est arrêté encore. Il continue ce manége pendant dix minutes. Ce n'était pas mal pour un commençant; il eût été difficile qu'on ne le remarquât pas, il ne passait

que lui dans la rue; la jeune personne a levé les yeux, elle a vu Edmond; celui-ci l'a saluée, cè qui n'a rien d'extraordinaire en province, où tout le monde se salue. On lui a rendu sa politesse d'un air amical. Edmond a pu admirer des yeux noirs fort expressifs; il ne sait plus où il en est; il n'a jamais vu de femme si jolie.

Cependant il se rappelle qu'il n'est pas venu à Gisors pour se promener dans une rue. Il va s'acquitter de la commission de son père; mais il ne songe qu'à la charmante brune du rez-de-chaussée; il l'adore déjà... A dix-huit ans on adore tout de suite !.... A vingt-cinq on aime; à trente-six, on désire; à quarante, on réfléchit.

Avec une très-bonne éducation, on peut ne pas connaître le monde; c'est une nouvelle étude à faire quand on

sort du collége. Edmond n'a pas été au collége, mais il n'a point quitté ses parens : il a vécu jusqu'alors dans un tout petit cercle ; ses idées sur l'amour doivent être celles *de toute* âme brûlante qui n'a pas encore été trompée dix fois ; c'est-à-dire que, pour lui, l'amour est le premier bien de la vie ; qu'on doit tout sacrifier pour l'objet que l'on aime, que les promesses, les sermens qu'on lui *fait* sont sacrés. *Cette manière d'envisager l'amour* est pardonnable chez un novice ; avec beaucoup d'expérience, il y a des gens qui pensent encore ainsi, et qui n'en sont pas plus bêtes pour cela.

« Cette jeune personne est char-
» mante, se dit Edmond ; elle doit
» avoir toutes les vertus, toutes les
» qualités !..... Je suis sûr qu'elle a reçu

» une bonne éducation, qu'elle est bien » née; cela se voit..... rien qu'à la » manière dont elle m'a rendu mon » salut. Au reste je saurai bientôt qui » elle est. »

Et, comme dans une petite ville où tout le monde se connaît on obtient promptement les renseignemens qu'on désire, Edmond ne tarde pas à savoir que la jeune personne du rez-de-chaussée se nomme Agathe; qu'elle a vingt ans, qu'elle est fille d'un épicier de Pontoise, qu'elle apprenait l'état de couturière; mais que ses parens étant morts, elle est venue habiter avec madame Benoît, sa tante, ancienne mercière, qui s'est retirée avec quinze cents livres de rentes qu'elle laissera un jour à sa nièce.

En écoutant ces détails, Edmond a

plusiéurs fois fait la grimace. La fille d'un épicier ! la nièce d'une mercière qui se destinait à la couture ; tout cela s'accorde peu avec ce qu'on avait pensé. Mais, après tout, *Agathe* en est-elle moins jolie ? et un amoureux de dix-huit ans peut-il regarder au rang, aux distances, lorsqu'en vieillissant tant de gens les oublient?

Edmond se sent moins timide en s'en retournant dans la rue où demeure *Agathe, il pense qu'il ne lui* sera pas difficile de faire connaissance, il se propose même d'entamer sur-le-champ l'entretien, si la demoiselle est encore à la fenêtre.

Agathe y est encore. Edmond s'avance; mais quand il est près du rez-de-chaussée, ses genoux tremblent, son cœur bat plus vite, sa hardiesse s'é-

vanouit ; c'est tout au plus s'il ose lever les yeux et regarder, à la dérobée, la jolie brune.

Il faut cependant retourner près de ses parens. Edmond quitte Gisors à regret, en se promettant d'y revenir bientôt.

Le lendemain il dit qu'il va se promener dans la campagne ; mais la ville n'est qu'à un quart de lieue, et il a bientôt franchi cette distance. Il brûle de revoir celle dont il a rêvé toute la nuit ; ou plutôt à qui il a pensé toute la nuit, car on ne dort guère quand on est nouvellement amoureux.

La demoiselle est contre sa fenêtre, comme la veille. Etait-ce seulement pour prendre l'air, pour jouir de la vue, ou voulait-on savoir si le jeune homme de la veille passerait encore dans

la rue? Edmond pouvait bien aussi avoir fait rêver mademoiselle Agathe. Il était joli garçon, avait l'air doux, distingué, et saluait d'une manière très-aimable.

Ce jour-là, Edmond ne salue que deux fois; le jour suivant, il salue quatre; ensuite il se permet de dire bonjour, de parler de la pluie, du beau temps; mais ses yeux disent tout autre chose et mademoiselle Agathe semble répondre à leur langage. Au bout de huit jours, on a tout-à-fait lié connaissance; tout favorise les jeunes gens: la rue est déserte, il n'y passe que fort peu de monde; en face sont des jardins, ce qui vaut beaucoup mieux que des voisins; et à l'heure où Edmond vient, la tante est toujours dans son appartement.

Encouragé par les doux regards d'Agathe, Edmond ose un jour prendre sa main et la presser tendrement; on lui abandonne cette main qu'il trouve si *jolie*; enfin le jeune homme a murmuré entre ses dents et bien bas, « Je vous aime; » et on a répondu : « Est-ce bien vrai? »

Est-ce bien vrai? N'est-ce pas comme si on vous répondait : « Et moi aussi, » je vous aime, et je tremblais que vous » ne m'aimassiez point. » Est-ce bien vrai, veut dire tant de choses.... Edmond est transporté de joie et d'amour. Il retourne chez ses parens, en riant, en sautant, en gesticulant et en parlant tout seul, ce qui est assez l'usage des gens qu'une seule pensée domine.

Etre aimé de la première femme

que l'on aime, c'est le comble du bonheur, de l'ivresse; c'est au-dessus de toutes les jouissances que soi-même on s'était créées. Edmond ne vit pas loin d'Agathe; tel temps qu'il fasse, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne, il faut qu'il aille à Gisors. « Je vais me » promener, » dit-il, tous les matins, en quittant la demeure de ses parens. Ceux-ci commencent à trouver que leur fils se promène *bien souvent*. « Il ne » peut plus rester un jour entier avec » nous, » dit sa mère, et une larme humecte ses yeux.

M. Rémonville hoche la tête, en répondant : « C'est un garçon,..... et il a » dix-huit ans !..... Mais du moins les » villageois des environs ne viennent » pas se plaindre de lui comme de son » cousin. »

Chaque jour, Edmond reste plus long-temps près d'Agathe, qui répète sans cesse : « Est-ce bien vrai que vous » n'aimez que moi ?.... Que vous n'ai- » merez jamais d'autre femme que » moi? » Et le jeune homme répond : « Je vous le jure ! » avec tout l'enthousiasme de l'amour. « Vous m'épouserez, » n'est-ce pas ? » reprend Agathe ; et comme à dix-huit ans on dit je vous épouserai, aussi facilement que : Comment vous portez-vous ? Edmond promet à la jolie brune d'être son mari.

Les entretiens ont toujours lieu à la fenêtre, mais Edmond commence à penser qu'il ne faudrait pas s'en tenir à faire l'amour dans la rue. Il faut pénétrer dans la maison. Agathe dit à son jeune ami de chercher un prétexte, et Edmond

n'en trouve pas, parce qu'il est fort neuf en intrigue. Mais un jour qu'il est resté plus long-temps que de coutume à causer contre la fenêtre, *la tante d'*Agathe vient troubler leur entretien.

Madame Benoît est une femme de cinquante ans, bavarde, commune, fière de ses quinze cents livres de rentes, et qui se croit de belles manières parce qu'elle a vendu des gants à des femmes de *qualité*.

« Quel est monsieur? Que désire mon- » sieur? » dit madame Benoît en apercevant Edmond, et, sans attendre qu'on lui réponde, elle continue: « On n'a » jamais reçu une personne à la croi- » sée... C'est fort mauvais ton, ma nièce; » si monsieur veut nous parler, qu'il » entre... Entrez donc, monsieur. »

Edmond ne sait pas ce qu'il va dire,

mais il entre, il salue timidement madame Benoît, celle-ci lui offre un siége et lui a adressé dix questions avant *qu'il* ait répondu à une seule.

Agathe, qui a eu le temps de se remettre de son trouble, s'approche de sa tante et lui dit : « Monsieur est le fils » de M. Rémonville le jeune; il a souvent affaire à Gisors; et... en passant, » il m'a quelquefois demandé des... des » renseignemens... des adresses...

— » Le fils de M. Rémonville jeune, » dit madame Benoît en se levant et en saluant. « Ah ! monsieur ! je connais très » bien monsieur votre père... C'est un » homme de beaucoup d'esprit... Je lui » ai jadis vendu des gants, ainsi qu'à votre mère. Je connais aussi votre oncle, » M. Adrien Rémonville, original s'il » en fut !... qui avait des Hercules dans

» sa cour. Sa femme était d'une coquet-
» terie!... Ils ont un fils, qui est, dit-on,
» un bien mauvais sujet!... Quant à moi,
» qui ai une nièce, vous sentez que je
» tiens à connaître les personnes que je
» reçois; du reste, je suis enchantée de
» faire votre connaissance. »

Edmond se passerait bien de la connaissance de la tante, mais comme cela lui donne accès près de la nièce, il écoute patiemment le bavardage de madame Benoît, place trois mots dans un entretien d'une heure, et sort avec la permission de venir offrir ses hommages à ces dames.

Le jeune homme use largement de la permission; chaque jour il est plus épris d'Agathe, qui lui témoigne aussi le plus tendre amour. Comme la présence de madame Benoît n'est pas ce

que cherche Edmond, c'est de préférence lorsqu'elle est sortie qu'il va voir sa nièce. Se dire que l'on s'adore, c'est bien doux sans doute, mais un amant désire bientôt davantage. Edmond sent que son bonheur ne lui suffit plus. Mais Agathe est sage, ou du moins elle sait se défendre, ce qui n'est pas toujours une preuve d'innocence.

Un matin, que l'entretien a été plus chaud que de coutume, madame Benoît entre, au moment où Edmond ravit un baiser à sa nièce.

Les jeunes gens restent confus; madame Benoît garde un moment le silence, ce qui chez elle indiquait quelque chose d'extraordinaire; enfin elle présente une chaise à Edmond, en lui disant:

« Asseyez-vous, monsieur... Je con-
» nais les usages... Vous embrassiez ma
» nièce, monsieur? — Oui... madame...
» j'avais osé... — Vous l'avez embras-
» sée... je l'ai vu, monsieur, mais
» est-ce pour le bon motif? — Le bon...
» quoi?... Madame. — Le bon motif.
» Il me semble, monsieur, que je m'ex-
» plique purement : Vous aimez ma
» nièce, je le conçois; elle est jolie, elle
» est fort *adroite dans la couture; elle*
» coud comme une fée, et elle aura un
» jour quinze cents livres de rente; en-
» fin, monsieur, puisque vous lui faites
» la cour, je pense que c'est pour l'é-
» pouser, car ce n'est que de cette ma-
» nière qu'un galant homme fait la cour
» à une demoiselle de famille. »

Edmond répond en balbutiant : « Oui,
» madame, certainement... J'aime... on

» plutôt j'adore Agathe... Je l'épouserai
» tout de suite si vous voulez.

— » C'est très-bien, M. Edmond, je
» donne mon consentement à ce ma-
» riage; mais il vous faut aussi celui de
» votre père, puisque vous n'êtes pas
» majeur. »

Edmond baisse les yeux; il n'avait pas encore songé à tout cela. A dix-huit ans, on a assez affaire de songer à celle qu'on aime, tout le reste n'est qu'accessoire; alors seulement le jeune homme se dit: « Mes parens approuveront-ils
» mon amour pour mademoiselle Aga-
» the, fille d'un épicier de Pontoise et
» nièce de madame Benoît? » Edmond conçoit quelques doutes, mais il regarde Agathe... Elle est si jolie!... Une autre femme pourra-t-elle jamais la lui faire oublier? non, c'est impossible!...

et Edmond répond : « Je parlerai à mon » père.

— » En ce cas, mon cher monsieur, » je vous permets de faire *la cour à ma* » nièce, et vous, Agathe, je vous auto- » rise à vous laisser aimer par Monsieur, » sans, toutefois, vous laiser embrasser » en mon absence, ce qui est contre » les usages d'une demoiselle de fa- » mille. »

Edmond *s'est éloigné après avoir* reçu un tendre regard d'Agathe et une belle révérence de *la tante*. Le jeune homme retourne chez lui un peu inquiet de la manière dont il s'y prendra pour demander à son père son consentement; il hésite, il tremble, mais pour se donner du courage il se dit : « Il faudra pourtant bien que mon » père approuve mon amour; car je



» ne puis pas aimer une autre femme
» qu'Agathe, et il est tout naturel
» d'épouser la seule personne qui puisse
» faire notre bonheur. »

Le jeune homme est arrivé chez lui, il tourne et retourne autour de son père, il embrasse sa mère, ce qui ne lui était pas arrivé depuis plusieurs jours; car un nouvel amour nuit toujours à un ancien; enfin il est plus aimable que de coutume, et les parens s'en réjouissent.

Edmond, qui pense qu'il fera aussi bien de parler devant sa mère, dit enfin en soupirant : « J'ai quelque
» chose de bien intéressant à vous ap-
» prendre aujourd'hui!... »

Le père et la mère se rapprochent de leur fils; ils attendent avec curiosité ce qu'il va leur conter. Après

avoir soupiré encore, Edmond dit à demi-voix et en baissant les yeux : « C'est que... je suis amoureux... »

La maman sourit; et M. Rémonville en fait autant, en disant : « Ah! tu es » amoureux?... — Oui, mon père, oh! » très-amoureux. — Eh bien, mon ami... » à ton âge c'est excusable... Il n'y a » pas grand mal à être amoureux... » cela occupe, cela distrait, tu le se» ras *encore plus d'une fois avant de* » te marier; mais que veux-tu que » nous fassions à cela? *tu nous fais* là » une singulière confidence; les fils » n'ont pas coutume de conter leurs » folies à leurs parens, et je crois qu'ils » font tout aussi bien.

— » Allons, monsieur, ne le grondez pas » de sa franchise, » dit madame Rémonville, « elle prouve la candeur de son

» âme; mais toi, mon cher Edmond, » songe que le plaisir ne doit pas faire » entièrement oublier ses parens, et » que ceux-là aussi doivent avoir une » part dans tes affections. »

Edmond a écouté son père et sa mère avec impatience; il est vrai que monsieur et madame Rémonville lui ont parlé de l'amour comme on le traite à cinquante ans, aussi leur répond-il avec vivacité : « Vous ne m'avez » donc pas compris? Je suis amoureux; » ce n'est pas une folie, c'est une pas- » sion, un amour qui durera toute ma » vie; et je viens vous demander votre » consentement pour épouser celle que » j'adore. »

La maman fait un mouvement de surprise, le front du papa se rembrunit.

— « Comment, mon fils, vous pensez
» à vous marier, et vous n'avez
» dix-huit ans que depuis quelques
» mois? — Mais, mon père, *est-ce que* je
» ne suis pas assez âgé pour être heu-
» reux? — Heureux! croyez-vous que
» nous n'aurions pas songé à vous
» choisir une épouse? — J'ai cru que je
» pouvais la choisir moi-même... peut-
» on commander à son cœur? j'ai ren-
» contré *celle qui doit faire mon bon-*
» *heur*! nous nous sommes aimés sur-
» le-champ; c'est *que nous étions nés*
» *l'un pour l'autre*. — Edmond, tu
» parles bien comme un enfant qui
» ne connaît le monde que par idée,
» et l'amour que par les romans!...
» mais, enfin, quelle est la personne
» que tu aimes... quels sont ses pa-
» rens? — Mon père... celle que j'aime

» est charmante... c'est une... une
» brune, qui a des yeux noirs, grands...
» comme ceux de ma mère... une
» *tournure* très-distinguée... des ma-
» nières séduisantes et de l'esprit,
» beaucoup d'esprit.... on ne s'ennuie
» jamais avec elle. — Ce n'est pas son
» portrait que je te demande, je me
» doute bien que tu la trouves incom-
» parable maintenant; c'est son nom...
» *celui* de sa famille? — Elle se nomme...
» Agathe Benoît.

— » *Benoit!* Je ne connais aucun pro-
» priétaire de ce nom dans les environs.
» — Elle est de Pontoise... son père...
» était épicier.

— » Épicier! » s'écrie M. Rémonville en
fronçant le sourcil. — « Il est mort;
» Agathe n'a plus que sa tante, madame
» Benoît, avec qui elle demeure à Gi-

» sors, et qui lui laissera quinze cents
» francs de rente.

— » Madame Benoît ? » dit madame Rémonville. « Je me fournissais *autrefois*
» chez une mercière de ce nom... Je
» me rappelle qu'il y a un an elle nous
» a envoyé des adresses pour nous dire
» qu'elle venait de prendre chez elle
» sa nièce qui est couturière, et nous
» demander *notre* pratique. — Oui,
» maman... *c'est elle... c'est* Agathe...
» elle coud comme une fée!...

— » Pour le coup c'est *trop fort* ! » dit
M. Rémonville en frappant du pied
avec colère. « Il faut avouer, mon fils,
» que vous placez bien mal vos af-
» fections !.. une couturière, la fille d'un
» épicier... — Est-ce que cela empêche
» que l'on soit d'honnêtes gens?.. —
» Non, mon fils, et certainement je

» ne méprise personne, mais il n'en
» est pas moins vrai que votre amour
» n'a pas le sens commun... D'ailleurs
» il n'en saurait être autrement!.. Votre
» soi-disant passion est une de ces
» idées de dix-huit ans qui sont bien-
» tôt remplacées par d'autres... — Non,
» mon père, j'aimerai Agathe toute la
» vie... je le lui ai juré. — A votre âge,
» mon fils, les sermens n'engagent à
» rien!... — Ah! maman est-ce que c'est
» vrai cela?.. Maman... parlez donc pour
» moi... — Mais, mon ami... en vérité...
» une couturière... — Elle ne le sera
» plus quand elle sera ma femme... —
» Tu es trop jeune pour te marier,
» tu t'en repentirais bien vite. — Je
» dois épouser Agathe, je le lui ai
» promis... je l'ai promis à sa tante...
— » Comment, monsieur, » s'écrie

M. Rémonville, « la tante a osé espérer...
» Ecoutez, Edmond, je vous défends
» de retourner chez madame... Benoît,
» et de me reparler de sa *nièce.* — Mon
» père... — Pas un mot de plus, mon
» fils, et je compte sur votre obéissance. »

M. Rémonville s'éloigne; la maman en fait autant en donnant une petite tape sur la joue de son fils, et en lui *disant* : « Tu te consoleras.

— » *Non ! Je ne me consolerai pas,* » dit Edmond en se cognant la tête contre le mur, ressource des amans désespérés. « Non... Je ne veux pas me con-
» soler !... Je veux Agathe !... Je n'aimerai
» qu'Agathe !... Je mourrai si je n'ai pas
» Agathe !... Je me... »

Edmond s'arrête; il vient de se faire une bosse au front; il cesse alors de se cogner la tête, s'apercevant que la mu-

raille ne peut rien changer à ses affaires; il sort de la maison, arpente en quelques minutes le chemin qui le sépare de Gisors, et arrive en sueur chez Agathe, qui est alors avec sa tante.

— « Qu'avez-vous ? » demande la jeune fille... « Que vous est-il arrivé ? » dit madame Benoît, « vous avez une bosse au » front. — Seriez-vous tombé ? — Non, » non, ce n'est rien... Mais je viens de » parler à mon père... de ma tendresse » pour mademoiselle... de mon désir de » l'épouser... — Eh bien ?... — Eh bien... » il m'a dit que je n'avais pas le sens » commun... et m'a défendu de revenir » chez vous. »

Agathe porte son mouchoir à ses yeux. Madame Benoît se pince les lèvres et se lève en disant : « Monsieur votre » père fait bien son renchéri !... Au reste,

» je ne suis pas embarrassée de ma » nièce!... Mais je connais trop les usa- » ges pour aller contre les volontés des » parens. Adieu, monsieur; il serait inu- » tile de revenir ici, puisque ce ne serait » plus pour le bon motif. Ma nièce, sa- » luez monsieur. Prenez garde, mon- » sieur, il y a deux marches à la porte. »

Madame Benoît pousse poliment Edmond vers la porte, tandis qu'Agathe lui dit à l'oreille: « *Il ne fallait donc pas* » *dire tout cela à ma tante!...* — C'est » vrai, répond Edmond, j'ai fait une » sottise!... » Et quand il se retrouve dans la rue il est de nouveau tenté de se cogner la tête au mur; mais il juge plus sage de s'en tenir à une seule bosse, et il revient chez lui en s'écriant: « Com- » ment se fait-il que Virgile, Homère, » Racine et Voltaire, ne parlent pas de

» ce qu'on doit faire dans ma position? »

Edmond a fait la route sans avoir trouvé de remède à ses chagrins. Arrivé devant la maison de son oncle, il s'arrête et se dit : « On prétend qu'Adam » est heureux avec toutes les jeunes » filles des environs, il est donc plus » adroit que moi qui ne puis pas l'être » avec la seule que j'aime!... Comment » se fait-il qu'un garçon, qui n'a rien » appris, en sache plus que moi près » des femmes?... J'ai envie d'aller le » consulter; d'ailleurs ça me fera du » bien de lui parler d'Agathe, ça me sou- » lagera un peu. »

Edmond entre dans la maison de son oncle. Il voit chacun aller et venir avec agitation. Les domestiques ont des figu- res attristées; Bongin, seul, est comme à son ordinaire. Edmond s'approche du

concierge et lui demande ce qui est arrivé de nouveau.

« Ce que j'avais prédit depuis long-
» temps, » répond Rongin *en se redressant avec gravité.* « Monsieur votre cou-
» sin vient d'être assommé! — Assommé!..
» — Oui, assommé à coups de bâtons;
» on l'a trouvé dans un pitoyable état,
» dans le petit bois voisin; et on l'a rap-
» porté ici ce matin. — Ah! mon Dieu!
» Et quels *sont les misérables... A-t-on*
» arrêté les coupables?... — Oh! les cou-
» pables!... parbleu... c'est bientôt dit
» ça!... Est-ce que vous ne savez pas que
» votre cousin Adam fait les cent coups
» avec les petites filles des environs? —
» On m'a bien dit qu'il n'était pas très-
» sage... — Très-sage!... peste!... c'est-
» à-dire que sa conduite doit révolter
» tout homme qui a des mœurs et des

» principes ; et certainement, s'il n'y
» avait que lui dans la maison, je n'y
» resterais pas ; parce que, quand on est
» délicat... et bien né... Avant la révolu-
» tion jamais on... — Enfin, Rongin,
» pourquoi l'a-t-on battu? — C'est, à ce
» qu'on croit, le frère et l'amant d'une
» petite laitière, dont il a renversé le pot
» au lait... Les deux paysans l'avaient
» prévenu que, s'il ne cessait pas de
» poursuivre la fillette, ils le rosseraient;
» mais bah! il n'en a tenu compte. Un
» garçon qui a été élevé en sauvage!...
» est-ce qu'il écoute quelqu'un!... Le
» voilà propre aujourd'hui!... S'il en
» revient, il sera boiteux des deux jam-
» bes. »

Edmond quitte Rongin et entre au rez-de-chaussée. Il trouve M. Adrien, qui semble fort soucieux et fronce le

sourcil en apercevant son neveu. Le père d'Adam pense que l'aventure qui vient d'arriver à son fils va donner de nouveau matière à blâmer la manière dont il l'a élevé; peut-être sent-il, en lui-même, qu'on aura raison; et c'est probablement ce qui le rend de mauvaise humeur.

— « Que voulez-vous ? » demande-t-il brusquement à Edmond qu'il suppose envoyé vers lui par son père. Le jeune amant d'Agathe, qui ne sait à quel saint se vouer pour obtenir celle qu'il aime, a pensé à prier son oncle de parler pour lui à son père; mais il va commencer par s'informer de la santé de son cousin, lorsque Tourterelle entre dans le salon tout essoufflé, tout joyeux, en criant :

« Bonne nouvelle!... Ce ne sera rien!..

» Le médecin vient de le voir,... point
» de fractures... Trois dents de cassées
» par devant... C'est dommage;... mais à
» la rigueur on s'en fait mettre de pos-
» tiches, du reste, dans quinze jours il
» sera sur pied. »

A cette nouvelle, la figure de M. Adrien s'éclaircit, et il prend sa tabatière : « Je » me doutais bien, dit-il, que mon Adam » s'en tirerait!... On fait toujours les » événemens plus graves qu'ils ne sont!... » Après tout, un petit combat ça ne fait » pas de mal à un jeune homme... ça lui » met du plomb dans la tête... — Et » trois dents de moins, comme je vous » disais. — Mon neveu, vous l'entendez, » ce n'est qu'une bagatelle; vous pou- » vez le dire à votre père, qui vous a » sans doute envoyé pour savoir si » Adam en reviendrait... — Non, mon

» oncle, mon père ne m'avait pas en-
» voyé... J'étais venu pour vous faire
» une prière... une demande... — Qu'est-
» ce donc, mon neveu? »

Le jeune homme, qui ne se lasse point de parler de ses amours, fait à son oncle le portrait d'Agathe; lui apprend qui elle est; ce qui s'est passé entre lui et ses parens; et finit en suppliant son oncle de parler en sa faveur.

En écoutant parler son neveu, la figure de M. Adrien est devenue rayonnante. Quand Edmond a fini, le père d'Adam se frotte les mains, et s'approche de Tourterelle en lui disant à l'oreille: « Le jeune homme parfaite-
» ment élevé veut épouser une coutu-
» rière. — J'en ai connu de fort jolies! »
répond Tourterelle.

— « Je vais parler pour toi, mon cher » neveu, » reprend M. Adrien. « Ma » goutte me fait un peu souffrir..... » N'importe... Je ne veux pas différer » quand il s'agit de te rendre service... » J'ai hâte de voir mon frère. — Ah! » mon oncle, que vous êtes bon! »

M. Rémonville se promenait dans son jardin, et songeait aux amours de son fils lorsque son frère parut devant lui.

« Comment va votre fils? » dit M. Rémonville à son frère. « J'ai déjà envoyé » deux fois savoir de ses nouvelles, et » je serais allé moi-même, si... — Je » vous remercie; mon fils n'a presque » rien!... Dans quelques jours il pourra » recommencer... je veux dire se pro- » mener de nouveau. Ce n'est pas de

» lui que je venais vous parler ; c'est
» d'Edmond..... — D'Edmond ? — Oui.
» Mon neveu m'a conté ses amours,
» et je venais intercéder près de vous
» en sa faveur. »

M. Rémonville a peine à dissimuler son dépit, qu'augmente encore l'air goguenard de son frère. Cependant il répond : « Les amours d'un enfant de
» dix-huit ans ne sont que des fo-
» lies. *Il n'était vraiment pas néces-*
» saire de vous déranger pour si peu
» de chose !

— » Eh ! mais... pas si folie que vous
» croyez ! mon frère. Votre fils est
» passionné, il est amoureux comme
» un fou !... Je conviens qu'il aurait pu
» faire un choix... un peu plus distin-
» gué !.... Un jeune homme qui a reçu

» une si bonne éducation, qui va dans
» le grand monde avec ses parens,
» pourrait trouver mieux qu'une cou-
» turière... Mais que voulez-vous?... on
» a vu des mariages plus disproportion-
» nés... — Mon frère, je vous remercie
» beaucoup de votre obligeance pour
» mon fils; il me semble que vous feriez
» mieux d'aller soigner le vôtre. — Le
» mien est un peu étourdi, un peu
» diable, c'est possible: mais il ne s'a-
» mourache pas aussi sottement que
» votre Edmond. — Vous appelez étour-
» derie séduire, suborner d'innocentes
» filles?... — Du moins il ne les épouse
» pas. — Vous aimez mieux qu'il les
» déshonore!... — Mon frère!... »

M. Adrien est rouge de colère; M. Ré-
monville suffoque de dépit. Les deux
frères se séparent en se disant : « Votre

» jeune homme policé est un imbécile.
» — Votre élève de la nature est un
» vaurien. »

CHAPITRE VII.

La fille du meunier.

Quinze jours ont suffi pour guérir entièrement l'élève de la nature; ils ne sont même pas écoulés que déjà Adam pense au plaisir qu'il aura en courant

de nouveau dans les environs. Quinze jours d'un repos forcé lui font désirer plus ardemment encore de recommencer ses caravanes. La leçon qu'il vient de recevoir ne lui a pas profité; mais une aventure malheureuse doit-elle nous faire renoncer aux amours? Si cela était, combien de jeunes gens n'auraient eu qu'une seule passion! près des dames, un débutant est *souvent malheureux*, ce sont ordinairement les plus novices qui sont le plus trompés. Mais ce besoin d'aimer, ce feu si doux, ne s'éteint pas si vite; quand il s'affaiblit chez nous, l'âge y est toujours pour quelque chose. Pour flatter notre amour-propre, nous aimons à croire que c'est par raison que nous devenons sages; nous voulons nous donner une vertu que nous

n'avons pas. Mais en général, quand nous devenons sages, c'est que nous ne pouvons plus faire autrement.

Adam, qui n'a que dix-huit ans et quelques mois, qui est bien portant et fortement constitué, ne se promet pas d'être sage, ce qui ne serait pas dans la nature; mais il se promet d'éviter les gourdins des paysans et de tâcher d'être plus adroit à l'avenir, parce que, si à chaque nouvelle amourette, il lui fallait perdre trois dents, il sent qu'il serait bientôt réduit à ne manger que de la bouillie, régime qui ne lui plairait nullement.

Adam va de nouveau quitter la maison de son père pour courir les champs. En mettant sa cravate, il fait une légère grimace; les trois dents de moins ont beaucoup changé l'expres-

sion de son sourire; mais Adam se console, en se disant: « Je ne suis » pas forcé de rire *toujours; quand* » j'ai la bouche fermée, *on ne voit pas* » que j'ai des dents de moins... Après » tout, celles qui ne me trouveront » pas bien comme cela ne m'écouteront » pas... Tant pis! »

Puis Adam a passé sa main dans ses cheveux et il s'est mis en route. En le voyant sortir aussi *leste, aussi* dégagé qu'avant sa mésaventure, Rongin fronce les sourcils et se renferme dans sa loge en murmurant: « Si c'était » un bon sujet, il n'en serait pas re- » venu!... »

Le jeune homme va visiter les champs où il a vu souvent travailler de jolies paysannes; mais à leur place, il ne trouve maintenant que des hommes,

ou des femmes âgées; si par hasard ses yeux aperçoivent au loin une jeune fille, en approchant d'elle, il ne tarde pas à voir à quelques pas un lourdaud paysan, dont les regards sont sans cesse tournés vers lui, et qui semble servir de sentinelle à la fillette, ou être placé là comme un épouvantail pour effrayer les oiseaux qui voudraient becqueter ce joli fruit.

« Diable ! » se dit Adam, « est-ce » qu'on se tiendrait sur ses gardes » maintenant ?.. Est-ce qu'on a mis des » gardiens auprès de tous les cotillons... » Mais je me moque du gardien : un » contre un, ça ne me fait pas peur; » on peut se défendre au moins ! »

Si la sentinelle n'effraie pas Adam, il paraît qu'elle fait peur à la jeune fille; car, lorsque le jeune homme

veut entamer la conversation, la villageoise lui tourne le dos, ne lui répond pas, et Adam en est *pour ses complimens.*

Il va chercher fortune ailleurs; mais partout les jeunes filles sont gardées, les fenêtres et les portes sont fermées; il n'y a pas moyen de causer, de rire; partout on a pris des précautions contre les entreprises d'Adam, qui est redouté dans *le pays comme le loup par le petit Chaperon rouge.*

Adam est rentré *de fort mauvaise* humeur. Quinze jours se passent, et les promenades sont toujours sans résultat. Adam se lasse déjà de la vie qu'il mène; sans amourettes, la campagne lui paraît triste. Il va trouver son père, et lui dit : « Papa, je ne » m'amuse plus dans ce pays. Est-ce

» que je ne pourrais pas aller ailleurs
» chercher ce que je ne rencontre plus
» ici? »

M. Adrien se penche dans son fauteuil, fait jouer sa tabatière, et regarde son ami Tourterelle. « Voilà mon fils
» guéri de toutes ses amourettes de
» village. Vous voyez que j'ai bien fait
» de ne point m'en inquieter : et j'étais
» certain que cela ne durerait pas !

— » *Non !... rien ne dure ;* » répond le petit homme en faisant une mine piteuse. « C'est même dommage que cela
» passe si vite !..... — Mais il faudrait
» maintenant occuper autrement cette
» jeune tête... — Oui... il faudrait l'occu-
» per ; mais il me semble qu'il n'a
» jamais voulu s'occuper. — J'entends
» par là qu'il faudrait qu'il eût quelques
» distractions. — Ah ! oui..., il faut le

» distraire. — Si je l'envoyais pendant » quelque temps à Paris ?... Je gage » qu'avec son esprit et sa tournure, il » ferait la nique à tous ces jeunes *fre-* » *luquets* qui ont été élevés dans les » premiers colléges !..... — Oui, avec » son esprit, sa tournure et de l'argent... » — Parbleu ! je ne l'en laisserai pas » manquer : cela achevera de le former... » Oh ! comme je rirai quand, après » *trois mois de séjour dans la capi-* » *tale*, je le reverrai cent fois plus dé- » gagé que son pédant de *cousin* !..... » — Pour dégagé, il me semble qu'il » l'est déjà gentiment. »

Pendant cette conversation des deux amis, Adam s'était assis sur un canapé, et reposait nonchalamment ses bottes sur les coussins ; il allait finir par s'endormir, lorsque son père lui crie :

« Mon fils, serais-tu bien aise d'aller
» voir Paris? — Paris, papa!... Dame!...
» ça m'est assez égal. S'amuse-t-on à
» Paris?

— » Si l'on s'amuse! » s'écrie Tourterelle. « Ah! mon cher ami, je me rap-
» pelle qu'à votre âge je m'y suis tant
» amusé pendant six mois que j'ai fait
» une maladie qui a duré deux ans!...—
» Tu tâcheras de t'y amuser plus rai-
» sonnablement, » dit M. Adrien. « Cela
» te tente-t-il? — Oui; je ne serais pas
» fâché de connaître Paris. — Mais tu
» ne peux pas y aller seul, mon ami...
» — Pourquoi cela, papa? — Parce que...
» tu es si jeune. — Est-ce que je n'ai
» pas une langue pour demander ce
» que je voudrai? — Cela ne suffit pas,
» mon fils. — Ah! une seule langue ne
» suffit pas à Paris? — Je te dis qu'il

» te faut un compagnon..., un guide...
» Tu ne connais pas cette grande ville...
» tu te perdrais... — Bath!... je saurai
» bien me retrouver... — Si je n'avais
» pas la goutte, je serais enchanté
» d'aller à Paris avec toi, pour voir
» le triomphe d'un élève de la nature
» sur les manières apprêtées, sur la
» fausse politesse des citadins. — Papa,
» soyez tranquille; je triompherai bien
» *tout seul; je ne veux avec moi per-*
» sonne qui me gêne. — Il n'est pas
» question de te gêner... mais de t'être
» utile. Rongin t'accompagnera. — Je
» ne veux pas de Rongin..... — Mais,
» mon fils... — Je vous dis que je ne
» veux pas que Rongin vienne avec
» moi. S'il se permet de me suivre, je
» le renvoie à coups de pieds au der-
» rière.

— » Eh bien, » dit Tourterelle, « je » ferai un dernier effort : je ne me » souciais plus de voyager. Mais, pour » être agréable à mon ami Adrien, il » n'est rien que je n'entreprenne. D'ail- » leurs, ce n'est pas loin... J'accompa- » gnerai Adam à Paris.

— » Mon fils, j'espère que tu dois » être satisfait. C'est l'ami Tourterelle » qui t'accompagnera.

— » Comme il voudra, » dit Adam; puis il ajoute entre ses dents : « S'il » m'accompagne, je le ferai trotter de » manière à ce qu'il n'ait plus de ventre » en revenant ici.

— » Ainsi, mon fils, c'est entendu. » On va s'occuper de ton bagage, et, » dans quelques jours, vous partirez » tous deux. »

Le lendemain de cette conversation,

Adam marche au hasard dans la campagne; il n'a plus de but de promenade déterminé. Cependant, il veut, avant de partir, dire adieu à sa nourrice. Le jeune homme songe à son prochain voyage, et, quoique Paris ne soit qu'à quinze lieues de distance, c'est une grande affaire pour lui d'aller visiter la capitale.

Tout en réfléchissant, ce qui lui arrivait fort rarement, Adam a dépassé le village de sa nourrice. Il s'arrête *parce qu'il est las*. Il regarde autour de lui, et ne reconnaît pas ses promenades habituelles. A peu de distance, il aperçoit un moulin et une petite maisonnette assez gentille, qui doit être habitée par le meunier. Adam se dirige vers la maisonnette, où il désire se reposer et se rafraîchir.

On se rappelle sans doute un certain Bertrand, farinier et cousin de Catherine, qui, lorsque celle-ci nourrissait le petit Adam, était allé faire quelques visites à la maison de M. Adrien. Alors Bertrand était un grand gaillard bien bâti, bien poudré, d'une tournure dégagée, et qui n'avait qu'à jeter le mouchoir pour faire des conquêtes dans le pays. Dix-huit années se sont écoulées: Bertrand n'a plus la tournure aussi leste, mais c'est encore un des hommes les plus robustes de la commune; il s'est marié, il a une fille, il est devenu veuf, et enfin, il est propriétaire du moulin dont le tic-tac retentit maintenant aux oreilles d'Adam.

Le jeune homme s'est approché de la maisonnette; la porte en est ouverte. Adam n'a pas l'habitude d'agir avec cé-

rémonie; il pénètre dans une petite pièce d'où il aperçoit, dans une chambre voisine, une jeune fille qui, tout en triant des graines, chante à tue-tête:

Un jour j'allais
Au bois pour m'amuser.
J'ai entendu
Mon amant soupirer.
Il m'aborda
De pas à pas,
Il m'aveugla,
Je tombe entre ses bras;
Ciel! quel tourment!
Se peut-il qu'un amant
Nous rende victimes
De son amusement?

Une jeune fille seule, c'était une bonne fortune à laquelle Adam n'était plus accoutumé. Il examine la chanteuse; ce n'est pas une beauté parfaite, ce n'est point un profil grec, ni une tournure romantique; c'est une grande

et grosse fille de dix-sept ans, qui en paraît vingt-quatre pour la force. Ses cheveux sont d'un blond un peu roux, son nez est un peu gros, sa bouche un peu grande; mais elle est fraîche, blanche et rose, et il règne sur sa figure, dans ses regards, un air de gaîté, un je ne sais quoi qui réjouit. Aussi Adam, que la vue de tant d'appas réjouit beaucoup, reste-t-il en extase au milieu de la chambre, en s'écriant : « En voilà » donc une!... »

La jeune fille lève les yeux, elle aperçoit le jeune homme; mais elle ne semble nullement effrayée, et se contente de dire : « Tiens!... je n'avais pas en» tendu entrer... Quoi que vous vou» lez donc, monsieur?

— » Ce que je veux! » répond Adam en prenant une chaise. « Ma foi! je veux

» me reposer d'abord, parce que je suis
» las... — Est-ce que vous avez à faire
» à mon père? — Votre père!... Qu'est-
» ce que c'est que votre père? — C'est
» le meunier Bertrand... — Ah! vous
» êtes la fille du meunier. — Oui, mon-
» sieur, je suis Tronquette pour vous
» servir. — Tronquette!... Je ne com-
» prends pas comment il se fait que je
» ne vous connaisse pas, moi, qui con-
» nais *tout le monde dans les environs*...
» — Est-ce que vous êtes du pays?.....
» — Mais oui... à peu près... Où suis-je
» ici? — Au moulin Joli, à une demi-
» lieue de Bazincourt. — De Bazincourt!
» c'est où demeure ma nourrice Cathe-
» rine Jean-Claude. — Tiens! vous êtes
» le nourrisson de Catherine!... mon-
» sieur Adam Rémonville... dont *on*
» parle tant dans nos endroits! Cet en-

» jôleu !... ce séducteur !... Ah ! ah !
» ah !... c'est vous qui avez reçu une
» si bonne râclée du frère de Jeanne la
» laitière.

— » Justement ! c'est moi, » dit Adam en faisant une légère grimace. — « Ah
» ben ! pardi, je sommes pas fâchée de
» vous voir : ils nous font une si belle
» peur de vous, aux veillées... Ma fine !
» je pensions que vous aviez des cornes
» au front et des griffes aux mains, ni
» pus ni moins qu'un diable... »

Adam approche sa chaise contre celle de Tronquette ; il tient à prouver qu'il n'a ni cornes ni griffes. La fille du meunier paraît aimer à causer et à rire presque autant que la première nourrice d'Adam. Quand on n'a pas encore vingt ans, on a vite fait connaissance. Adam a des manières toutes rondes,

toutes franches qui plaisent beaucoup à la grosse Tronquette, et celle-ci a de robustes et frais appas qui enflamment sur-le-champ le jeune *homme* qui depuis trois semaines cherche l'occasion de s'enflammer.

On cause depuis près d'une heure sans que le temps ait paru long; Adam a même oublié qu'il désirait se rafraîchir, et cependant il est beaucoup plus échauffé qu'en arrivant. Tout-à-coup le meunier revient du moulin.

Bertrand toise le jeune homme qui est près de sa fille; Adam continue de parler sans faire attention au meunier: mais Tronquette, qui a vu entrer son père, va au devant de lui, en disant: « Mon père, ce monsieur est le frère » de lait de Suzanne, de Nanette... Ca-

» therine est sa nourrice... C'est M. Adam
» Rémonville. »

Bertrand porte la main à son bonnet de coton en disant : « Alors, je pouvons
» dire que je vous avons vu tout petit !..
» Quand vous étiez encore pendu au
» sein de not' cousine... Ma fine !... Je
» ne vous aurions pas reconnu... Vous
» êtes joliment poussé depuis ce temps-
» là !... »

Adam se lève, va prendre la main du meunier, et lui dit : « Je savais bien
» que nous nous connaissions... Il me
» semble même que je me souviens de
» votre figure, à présent... et c'est pour
» avoir le plaisir de renouer connais-
» sance avec vous que je suis venu par
» ici. »

Pour un élève de la nature, M. Adam mentait en ce moment tout comme un

homme policé : ce qui doit nous faire présumer que le mensonge n'est pas plus étranger aux uns qu'aux autres ; seulement, les gens qui ont de *l'usage*, de l'habitude, savent mentir plus adroitement..

Bertrand, qui n'est point un sot comme Jean-Claude, ne pense pas que ce soit pour lui que le jeune homme vienne. Cependant il dit à Tronquette d'apporter *une bouteille de vin et deux* verres, puis il trinque avec Adam, qui est enchanté des manières aimables du meunier.

Mais après le second verre, Bertrand dit au jeune homme : « Je som- » mes bien aise d'avoir revu le petit » nourrisson de not' cousine.... — Et » moi aussi, je suis bien content de » vous revoir, M. Bertrand... et j'espère

» que maintenant... — Oh! oui, main-
» tenant j'vas vous dire une chose :
» quand vous voudrez me revoir, fau-
» dra pas revenir ici, où ma fille est
» toute seule; faudra aller au moulin
» où je suis, moi, parce que vous
» entendez ben que je n'avons qu'une
» fille... c'est sage... mais il faut y veil-
» ler. Vous avez la réputation d'un
» enjôleur... C'est comme moi, il y a
» vingt ans. Vous aimez le sexe... je
» comprends!... c'est vot' métier. Moi,
» le mien, c'est de garder ma fille : vous
» comprenez? Alors, si au lieu d'aller
» au moulin vous veniez revoir Tron-
» quette, il faudrait que le gourdin
» jouât son jeu... vous entendez? A
» vot' santé! Buvez donc. »

Adam n'est plus si satisfait des manières du meunier; il boit le troisième

verre avec moins de plaisir que les deux premiers, et en regardant Tronquette en dessous. Bertrand veut encore emplir son verre, il refuse; il ne se sent plus à son aise; enfin il se lève, prend congé, en marmottant qu'il ira au moulin. Bertrand lui tend la main, la lui serre amicalement, mais un peu fort cependant; tandis que la grosse Tronquette lui sourit, en ouvrant une bouche *énorme où brillent de fort belles* dents.

« Que ces pères sont ridicules! » se dit Adam en retournant chez lui; « ils ont » une fille jolie, ils veulent qu'elle ne » voie personne... Comme c'est être » égoïste! mais je suis sûr que Tron- » quette ne pense pas comme son père, » et qu'elle me reverra avec plaisir. » Elle est gentille, cette grosse Tron-

» quette!... Je retournerai la voir de-
» main, et je ferai en sorte de ne pas
» être aperçu du moulin. »

Le lendemain, Adam sort de grand matin, il a songé toute la nuit à la fille du meunier, et brûle de la revoir; il dépasse le village de Bazincourt, et ne tarde pas à apercevoir le moulin : il prend un chemin bordé par une haie pour n'être pas vu; il arrive à la maisonnette, où Tronquette est encore seule, et où elle rit en le voyant; ce qui semble d'un bon augure à Adam.

— « Mon père m'avait dit que vous ne
» reviendriez pas ici, parce qu'il vous
» l'avait défendu, » dit la grosse fille.

— « Comme ce n'est pas pour votre
» père que je viens, je m'embarrasse
» fort peu de sa défense, » répond Adam :

» si ma présence ne vous ennuie pas,
» c'est tout ce que je demande.

— » M'ennuyer!... Oh! que nenni!...
» vous m'amusez ben au *contraire*...
» vous êtes farce comme tout! »

Adam est enchanté de l'accueil de Tronquette; celle-ci trouve que la compagnie du jeune monsieur est beaucoup plus agréable que celle de son chat et de son chardonneret, seuls êtres vivans avec lesquels elle pouvait causer dans la journée. Elle écoute les doux propos qu'Adam lui *débite*, et promet de ne point dire à son père qu'elle a reçu sa visite.

Quelques jours s'écoulent ainsi. Les jennes gens se sont dit qu'ils s'aimaient; Adam voudrait ne pas s'en tenir là, il n'est pas habitué à filer le sentiment; mais tout en lui avouant qu'il lui plaît,

Tronquette ne permet pas à son amoureux de prendre des libertés. La fille du meunier sait se défendre; elle distribue des coups de pied ou des coups de poing, avec infiniment de gentillesse, et Adam reçoit cela en riant, parce que d'une femme qu'on aime tout paraît bon, hors son indifférence; mais quand une femme nous donne un soufflet, c'est que nous ne lui sommes pas indifférent.

En arrivant, comme à son ordinaire, en tapinois devant la maison du meunier, Adam trouve un matin la porte fermée; il appelle à demi-voix Tronquette; celle-ci paraît à une lucarne du grenier, elle a les yeux rouges et bouffis; elle pleure au lieu de sourire, ce qui la rend infiniment moins jolie : car, ainsi que l'a fort bien observé

Tourterelle, les paysannes ne savent pas pleurer avec grâce comme les femmes de la ville.

« Qu'y a-t-il donc? » s'écrie Adam, « pourquoi ne descendez-vous pas » m'ouvrir? pourquoi avez-vous les » yeux rouges?

— » Pardi! parce que j'ai été battue!.. » répond Tronquette en sanglotant : « Mon père vous a aperçu hier, sor» tant de cheux nous... il m'a dit *que* » j'étais une ci... une ça!.. qu'il saurait » ben m'empêcher *de vous revoir*, et » puis il m'a rossée... Hi hi hi! Et au» jourd'hui je suis enfermée dans le » *guernier*!.. Et je dois être encore » battue ce soir si vous revenez... Ah! » mon Dieu! comme c'est amusant!..

— » Quoi! votre père s'est permis de » vous frapper?... — J' crois ben! il ne

» s'est pas gêné !.. — Mais c'est affreux... » c'est indigne... Est-ce que c'est pour » les battre qu'on fait des enfans?... » Ma pauvre Tronquette!.. que je suis » donc fâché d'être cause !... C'est égal, » il faut nous aimer toujours... il faut » nous voir malgré votre père... mal» gré tout le monde... malgré... Aïe.. » holà là!... »

Quelque chose a subitement arrêté Adam au milieu de son discours; c'est un manche à balai avec lequel Bertrand caresse un peu rudement ses épaules. Le meunier venait de sortir de derrière une haie, et il était sur-le-champ entré en conversation.

— « Ah ! il faut vous voir et vous ai» mer, malgré tout le monde! » dit Bertrand en faisant tourner le manche à balai. » Eh ben! nous verrons....

« Je vous donnerons du revenez-y,
» moi... — Ah ! monsieur Bertrand!....
» Ahi !..... C'est affreux..... *Holà*..... —
» Ça passera *comme* ça *pour aujour-*
» *d'hui*;..... mais si je vous revois près
» de ma fille, je doublerons la dose....
» Dam' ! je vous avais prévenu;... faut pas
» vous fâcher,.... c'est dans une bonne
» intention. »

Tronquette se retire de la lucarne pour ne pas voir battre son *amant*, et Adam se sauve en pestant, en jurant, en se tâtant *les côtes*, et en donnant au diable le meunier.

Mais, ainsi que l'a voulu la nature, les obstacles qui s'opposent à sa liaison avec Tronquette augmentent l'amour d'Adam ; ce qui n'était qu'un simple caprice devient une passion violente. Nous sommes ainsi faits, il

suffit de nous défendre quelque chose pour que nous en ayons envie; si l'on n'eût point défendu à Eve de manger de la pomme, elle n'y aurait pas touché.

M. Adrien, qui a terminé tous les apprêts pour le départ de son fils, lui dit un soir : « Quand tu voudras » aller à Paris, mon cher Adam, ta » valise est faite, rien ne te manquera, » et notre ami Tourterelle est prêt à » t'accompagner. »

Adam, qui ne songe plus qu'à la fille du meunier, répond d'un air distrait : « C'est bien........ Nous ver» rons plus tard........ je ne suis pas » pressé.

— » Ce jeune homme est fantasque, » dit Tourterelle à son ami. « Il y a quel» ques jours, il était content d'aller à

» Paris ; aujourd'hui, cela ne semble
» plus lui faire plaisir..... Que signifie
» ce caprice ?

— » Cela signifie, ... » répond
M. Adrien, « cela signifie..... qu'il est
» dans la nature d'être capricieux. »

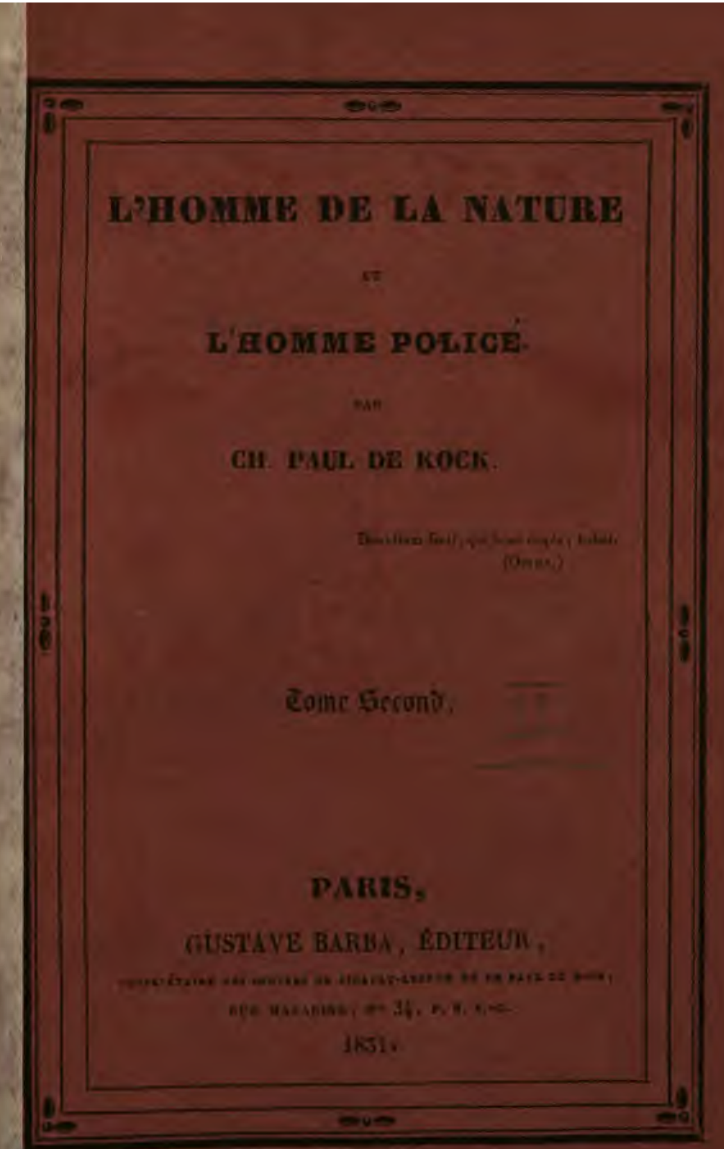
FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



L'HOMME DE LA NATURE

ET

L'HOMME POLICÉ

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

[illegible]
([illegible])

Tome Second.

PARIS,

GUSTAVE BARBA, ÉDITEUR,

[illegible]

[illegible] 34, [illegible]

1831.

